

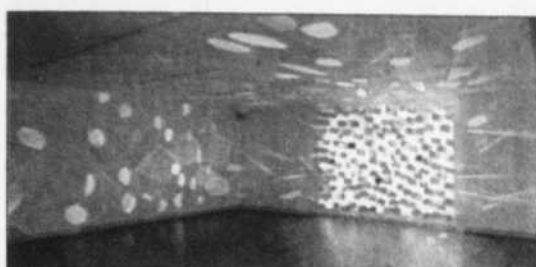
DANSE

Nijinski comme dans la vie
Page C 2



DE VISU

Les transports de l'image
Page C 10



LE DEVOIR

CULTURE



MUSIQUE CONTEMPORAINE

Chercher...

Il est des gens comme des œuvres avec lesquels il faut tout deviner tant ils parlent par intuition en dominant leur sujet. L'adéquation entre la sensibilité de Wajdi Mouawad et le sujet du dernier opéra de José Evangelista, *Manuscrit trouvé à Saragosse* est aussi désarmante de beauté que de naturel. Un petit entr'aperçu du laboratoire où se dessinent tant la création que les créateurs.

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Homme aux mille talents, Wajdi Mouawad n'y va pas de main morte. «Il n'y a rien à comprendre». Ainsi s'ouvre la conversation sur le travail de mise en scène qu'il fait en ce moment de l'opéra de José Evangelista *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Le roman est déjà un pavé «qu'il faut lire au moins quatre fois pour comprendre». Arrive le librettiste, qui, forcément, doit concentrer l'action et alors «il faut tout de même faire comprendre quelque chose; quoi au juste, seuls les auditeurs pourront décoder selon leurs désirs ce que ce travail collectif apporte».

On note vite une nuance de taille. Mouawad ne veut pas faire, il fait. Point. L'être sensible va chercher la sensibilité. Comme la quête de l'Alphonse du roman, Mouawad part en quête lui aussi, cherchant quelque part, avec ses chanteurs, la vérité des personnages, la signification de la démarche initiatique. Contexte important à souligner d'office: au moment d'écrire ces lignes, les répétitions ne se sont tenues qu'avec piano, quelques-unes avec le chef, Walter Boudreau, mais Wouawad n'a pas encore tâté du monde instrumental inventé par le compositeur. Et il a hâte!

Homme de théâtre qui entre dans l'univers romanesque transfiguré par la musique, le metteur en scène parle de ses objectifs avec la minutie de l'intégrité. Ce n'est pas son premier accès à la scène lyrique; il a déjà signé la mise en scène de l'opéra techno d'Alain Thibault *Lulu, le chant souterrain*.

Ce qui l'avait frappé alors, c'était la rigueur du déroulement du temps musical. «Cela dure une heure cinq minutes; au théâtre, cela pourrait faire une heure deux, ou une heure sept, mais pas en musique. Ça été très dérangeant pour moi et m'a forcé à plein de choses».

Autre travail cette fois, car la musique peut se faire plus souple sans l'unique support de la machine. Notre homme se rend compte d'un phénomène: les chanteurs écoutent le piano plutôt que de s'écouter, soi-même comme l'un l'autre. Arrivent alors des séances de travail où il tente de les libérer de cette tyrannie.

VOIR PAGE C 2: CHERCHER...

La radio change, et comment!

Malgré la concurrence de la télévision, malgré le dépeuplement du AM, malgré le recul des salles de nouvelles radio relève la tête. Elle se porterait même de mieux en mieux. Au Québec, Astral s'apprête à créer un grand groupe radiophonique, le plus gros jamais constitué ici. Pendant ce temps le développement de la radio numérique se poursuit plutôt et la radio sur Internet se cherche. Regards croisés sur une industrie en transformation.

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

La radio aura cent ans en décembre. Ou bien aura-t-elle 105 ou 95 ans? Comme de la télévision, la controverse se poursuit sur l'acte de naissance officiel. Certains magazines américains ont déjà décrété le centenaire le mois prochain, sous prétexte que c'est en décembre 1901 que Marconi, installé à Terre-Neuve, a entendu pour la première fois un signal envoyé de l'Angleterre grâce à sa nouvelle invention, la transmission sans fil. On pourrait tout aussi bien prétendre que le véritable anniversaire de la radio remonte à 1920, date où fut créée la première station de radio à Pittsburgh. Au Québec, on sait que la première station de radio fut CKAC. Près de 80 ans après sa création, CKAC pourra bientôt changer de main, comme plusieurs autres stations, alors que lundi prochain, le CRTC entreprend l'étude publique d'une proposition d'Astral qui veut acheter les stations de radio de Télémedia. Avec cette transaction de 255 millions, Astral deviendra le premier groupe radio au Québec et le quatrième ou le cinquième au Canada, selon les évaluations du CRTC.

«Nous proposons la première vraie consolidation du milieu de la radio au Québec», déclare Jacques Parisien, président d'Astral Radio. Jacques Parisien va plus loin. Jacques Parisien va plus loin. Les nombreux problèmes de la radio au Québec «trouveront leur solution dans cette transaction», affirme-t-il. Et «la survie du format AM, qui passe par cette transaction».

Radio ou télé le matin, au choix

Paul Arcand ou René Homier-Roy vous sont essentiels le matin? Quelques gags de Normand Brathwaite accompagnent votre trajet matinal dans la voiture? Vous êtes en bonne compagnie puisque plus de 70 % des Montréalais francophones écoutent la radio le matin. Mais cette donnée en camoufle une autre: plus de 41 % des Montréalais écoutent aussi la télévision le matin. Cette écoute est toujours en augmentation depuis 20 ans. Et pas seulement à Montréal.

La concurrence de la télévision est un des premiers problèmes de la radio. En 1969 (selon des études d'Environics), 33 % des Canadiens affirmaient écouter la radio pour obtenir des informations locales et 25 %, la télévision (signalons que 39 % des Canadiens consultaient les journaux pour l'information locale). Un quart de siècle plus tard, en 1995, la part des journaux demeure la même mais seulement 20 % des Canadiens affirment écouter la radio pour des informations locales, contre 43 % pour la télévision.

Le AM, qui était la voie royale en information, s'est sans cesse dégradé depuis 20 ans. L'écoute même de la radio, qui demeure en moyenne de 21 heures par semaine en moyenne au Canada, était de 23 heures par semaine il y a dix ans. Nicole Beaulac, chef de recherche à Radio-Canada, constate que «cette diminution serait attribuable, entre autres, à la nouvelle concurrence des chaînes spécialisées télévisuelles».

VOIR PAGE C 6: RADIO

Lundi, le CRTC entreprend l'étude

d'une proposition d'Astral qui veut acheter les stations

de radio de Télémedia. Avec cette transaction

de 255 millions, Astral deviendra le premier groupe

radio au Québec.



PARTICIPEZ AU DÉBAT-CONFÉRENCE AVEC ROGER PLANCHON, LUNDI 19 NOVEMBRE À 19 H 30 AU RIDEAU VERT

Le chant du cygne et autres histoires d'ANTON TCHEKHOV

18 comédiens, musiciens et danseurs!

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE
ROGER PLANCHON

DÉCOR, COSTUMES ET LUMIÈRES
Luciano Damiani

MUSIQUE
Jean-Pierre Fouquey

SON
Stéphane Planchon

AVEC

Roger Planchon

Anna Prucnal

Claude Lévêque

Nathalie Krebs

Denis Benoliel

Blanche Giraud-Beaugardt

René Morard

Frédéric Sorba

Élise Le Stume

théâtre du rideau vert



UNE PRÉSENTATION DE
ALSTOM

Un spectacle du TNP-VILLEURBANNE, en coproduction avec la Maison de la Culture de Ligne-André et avec le soutien du Conseil Régional Rhône-Alpes, ERAL, l'AFSA, le Conseil Général du Rhône et le SPEDICAM.

Cette manifestation est présentée dans le cadre de la carte blanche aux collectivités territoriales de France au Québec de saison.

EN TOURNÉE À LA SALLE ANDRÉ-MATHIEU DE LAVAL, DU 14 AU 16 DÉCEMBRE
(514) 844-1793 . www.rideauvert.qc.ca

Atteinte Vert & Média

SPEXEL

Culture

CHERCHER...

SUITE DE LA PAGE C 1

Lui qui dit ne pas avoir d'oreille force celle des autres. Ironie? «Pas du tout: ainsi, on s'est tous mis à comprendre ce dans quoi on s'embarquait comme à quel point il fallait s'appuyer l'un sur l'autre plutôt que de rester seul avec sa partie et ce qui l'accompagne.»

Sujet actuel

Pour Mouawad, le cœur de l'ouvrage présenté ici est le dialogue entre les diverses formes de pouvoirs, religieux, scientifiques, artistiques... et cela le passionne. «Dans ce dialogue respectueux où chacun voudrait bien dominer, il faut savoir trouver sa place et oser la capacité de s'exprimer tout en laissant s'épanouir l'autre.» Dans l'histoire qui, par moments, promet de devenir volontairement décousue, la musique tient un rôle d'unité. Si Mouawad veut bien comprendre la musique, il n'en récuse pas moins certains préjugés qu'entretiennent les chanteurs, notamment en ce qui concerne leur incapacité à jouer au profit de la seule émission vocale.

En cela son travail avec la responsable de Chants libres, Pauline Vaillancourt, dans *Lulu*, lui a apporté une force certaine. «Avec Pauline, j'étais très sollicité. Si je voulais la faire chanter la tête en bas, elle l'aurait fait. Elle s'est montrée plus que prête à toutes sortes d'expériences théâtrales.» Il faut rappeler aussi que cette dernière production, comme celle de *L'Enfant des glaces*, faisait également



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Manuscrit trouvé à Saragosse. Ici, Mouawad n'a à sa disposition que des chanteurs.

appel à la présence de comédiens. Ici, Mouawad n'a à sa disposition que des chanteurs.

Ce qui ne veut pas dire qu'il change sa procédure de travail. «Au début, on a fait des jeux, comme au théâtre, pour s'apprivoiser. Ainsi, nous sommes tous devenus plus libres, voire libérés.» Pourtant, il reconnaît une différence de taille entre la scène théâtrale et la scène musicale.

«Quand je monte *Pirandello* [comme en ce moment au Quat'sous], je peux vraiment m'éclater dans ma conception de la mise en scène, dans le temps que prennent les choses, dans les gestes des acteurs. Avec la musique, il y a le temps que les choses prennent, un relief tout à fait différent. Au théâtre, je gère des ambiances sonores selon mes desirs. À l'opéra, il faut respecter ceux de la partition, comme tenir compte du fait que, de par les exigences physiques du chant et du déroulement de la musique en son temps, cet aspect prend souvent le dessus.»

Alors, il pose des questions. À l'heure d'écrire ces lignes, il n'y a eu que les répétitions avec piano, auxquelles, vers la fin, s'est joint le chef qui a, à la fois, pris le pouls et commencé à faire vibrer le sien. Mouawad a hâte au premier service avec l'ensemble instrumental. On ose un parallèle entre les étapes du périple d'Alphonse et celle qu'il fait. Sans toujours adhérer à ce point de vue, il admet au moins que, comme le héros du roman, il s'est engagé sur le chemin qui semble le plus difficile, la traversée du désert, celle qui mène à toutes les rencontres.

Cela promet donc des lectures et relectures à plusieurs niveaux. Fier du livret «enfin autre chose que les histoires idiotes des opéras italiens avec des personnages peu crédibles et sans réelle profondeur», du défi que cette substance nouvelle lui pose. Travailler avec Chants libres et l'équipe ainsi réunies illumine son visage. Comme tous ces artisans-artistes, on attend avec hâte de voir et d'entendre le résultat.

Manuscrit trouvé à Saragosse, un opéra de José Evangelista sur un livret d'Alexis Nous, d'après le roman éponyme de Jan Potocki; une production de Chants libres avec l'ensemble de la SMCQ, dir: Walter Boudreau. Mise en scène: Wajdi Mouawad. Salle Pierre-Mercure, les 22, 23 et 24 novembre 2001. Renseignements: (514) 987-6919, (514) 843-9305 ou (514) 841-2642

Nijinski comme dans la vie

DANSE

Avec au corps et au cœur les images obsédantes de Nijinski, qui le premier, en 1913, mit en mouvement ce grand rite sacré païen, la Française Nathalie Pernette et son complice pendant 15 ans, le Suisse Andreas Schmid, se sont attaqués à leur tour au *Sacre du printemps* d'Igor Stravinski. Ils en ont fait un duo qui a toutes les allures d'un quatuor car sur la scène se jouera aussi la version pour piano à quatre mains de cette œuvre monumentale. L'aventure s'est prolongée dans *Suites*, inspirée des Cahiers de Nijinski.

ISABELLE POULIN

Lui, architecte de formation et plasticien, elle, danseuse «pure et dure», comme elle se plaît à se décrire. Un couple explosif, dans la vie comme dans la création, qui a donné six pièces chorégraphiques depuis 1985, des duos surtout. Un parcours nourri de recherches parallèles: «On a toujours travaillé de manière conflictuelle», dit Nathalie Pernette, «c'est-à-dire en envisageant une pièce par ses opposés. Une fois le thème trouvé, Andreas s'occupait de l'architecture générale de la pièce, ses éléments dramaturgiques, et moi je répondais davantage par le corps.»

Un couple, parce que Nathalie Pernette ne fait pas mystère de leur union qui a pris fin pour laisser toute la place à une collaboration artistique. La compagnie vivait à ce moment-là une crise majeure à tous niveaux, financier, existentiel, artistique. Pas étonnant qu'elle soit alors tombée sur le *Sacre du printemps*, ce volcan d'énergies pulsionnelles auquel se sont confrontés des dizaines de chorégraphes dans le monde, de Martha Graham à Marie Chouinard, en passant par Maurice Béjart et Pina Bausch: «J'ai réécoulé tout à fait par hasard la transcription pour piano du *Sacre* et je l'ai redécouverte, sobre, dénudée, un peu rêche. Ça correspondait à l'apreté de notre vie à ce moment-là, cette tension qu'on vivait par rapport au monde extérieur. N'ayant plus rien à perdre, on s'est attaqué à cette œuvre qu'on savait pourtant très chargée. La choisir à ce moment-là, une partition classique en plus, ce qu'on n'avait jamais fait, c'était peut-être pour activer une renaissance, pour poser aussi le problème de la continuité entre nous.»

Cette partition si fortement connotée, Nathalie Pernette et Andreas Schmid ont évité d'en copier le découpage pour en faire une lecture personnelle. «Au départ, explique la chorégraphe, on voulait arriver à poser trois mondes parallèles et indépendants: la musique et les deux solos, le mien et celui de l'autre danseur.

Que ces trois univers soient le plus éloignés possible pour ensuite recoller les morceaux petit à petit, puisque toute cette pièce va vers une quête d'un accord, fut-il imparfait, entre les deux danseurs. Quant aux sections de la partition très marquées, scandées par certains chorégraphes, comme dans la Danse des adolescentes, nous, on a décidé de glisser dessus, de ne pas les révéler par la danse.»

Deux protagonistes danseurs mais aussi deux protagonistes musiciens, car Nathalie Pernette et Andreas Schmid ont fait le pari d'associer étroitement les deux pianistes à leur proposition: «On a mis sur une sorte de dédoublement, ce sont deux duos similaires, chacun à son objet de rivalité — le piano pour les musiciens —, son espace, son enjeu. Ce que l'on partage, c'est une dureté, une difficulté de vivre ensemble dans un petit espace, mais il n'y a pas de véritable interaction», dit Nathalie Pernette.

Retourner à Nijinski

La présence physique des musiciens sur scène dans le *Sacre* a donné le goût du risque à la chorégraphe, qui s'est mise à imaginer les pianistes encore plus actifs. Des recherches les ont menés vers Ligeti et Alain Louvier, un compositeur fran-

çais qui a exploré la technique des claviers et qui a inventé tout un vocabulaire qu'il appelle les «agresseurs» pour attaquer le piano autrement qu'avec les dix doigts. Alors *Suites* serait en fait autre chose qu'un duo? «Oui, on s'est acheminés vers quelque chose qui ressemble plus à un quatuor. Je ne sais pas si les pianistes dansent; en tout cas, ils agissent, ils sont là, il y a une relation qui s'établit entre eux et les danseurs, il y a plein de lectures possibles à leur présence...»

Encore plus que la musique, c'est l'esprit de Nijinski qui traverse en souterrain les deux pièces du spectacle. Il y aura quelques clin d'œil sur des solos majeurs de l'inoubliable danseur dans *L'Après-midi d'un faune* et *Petrouchka*, ou encore celui de l'Elue dans le *Sacre*. Mais, inspirée des Cahiers de Nijinski, écrits au moment où il se trouvait au seuil de la folie, Nathalie Pernette a voulu surtout recréer cette tension interne avec le monde extérieur, un malaise épouvantable et permanent, avec les objets, les gens et l'espace autour, explique-t-elle. Toute seule cette fois, Andreas Schmid ayant limité son rôle à la scénographie avant de tirer sa révérence à la fin de l'année. Il a aussi laissé sa place d'interprète dans les deux duos à un autre danseur. La rupture est consommée, Nathalie Pernette amorce donc une carrière de chorégraphe en solo, avec toute la sérénité possible après le raz-de-marée Nijinski.

La Compagnie Schmid Pernette présente *Le Sacre du printemps* et *Suites* du 21 au 24 novembre à l'Agora de la Danse à Montréal et du 29 novembre au 1^{er} décembre à la salle Multi de Méduse à Québec.



SOURCE: CLAUDE JOURNU

Nathalie Pernette a voulu surtout recréer cette tension interne avec le monde extérieur, un malaise épouvantable et permanent, avec les objets, les gens et l'espace autour.

DU 9 NOVEMBRE AU 1^{er} DÉCEMBRE

«... des héros humains, avec leurs grâces et leurs travers [...] une production très réussie.» Le Devoir
«... un d'Artagnan au charisme tout simplement phénoménal...» La Presse

LES TROIS MOUSQUETAIRES

D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

LE CHEF-D'ŒUVRE DE DUMAS EN CHAIR ET EN OS!

Adaptation : PIERRE-YVES LEMIEUX
Mise en scène : FERNAND RAINVILLE

Avec Maxim Gaudette, Louis Champagne, Normand D'Amour, Jean Petitclerc, Carl Béchard, Myriam Poirier, Joël Marin, Dominique Leduc, Louis-David Morasse, Raymond Legault, Manon St-Jules, Robert Vézina, Gary Boudreaux, Marc St-Martin, Suzanne Bolduc, Anne-Marie Desbiens

Concepteurs : Jean Bégin, Mario Bouchard, Claude Coynoyer, Jean-François Gagnon, Allain Roy, Patricia Ruel, Michel Smith, Mireille Vachon

Jeudis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h
(Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)BILLETTERIE :
(514) 253-8974ADMISSION : (514) 790-1245
1 800 361-4595 admission.comTHÉÂTRE
DENISE-PELLETIER4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34 et 39; Pie IX, autobus 139

ESPACE GO

présente en collaboration avec
BANQUE LAURENTIENNE

CREDO

MISE EN SCÈNE DE ENZO CORMANN
AVEC CHRISTIANE PASQUIER
ET MONIQUE SPAZIANI
DU 20 NOVEMBRE AU 15 DÉCEMBRE 2001A 20 H DU 20 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE
A 20 H 30 DU 11 AU 15 DÉCEMBREThéâtre ESPACE GO
4890, boul. Saint-Laurent à MontréalRéservations : (514) 845-4890
www.espacego.com

air transat

LES ÉTERNELS PIGISTES

PRÉSENTENT

ACCOUREZ À LA LICORNE
LES BILLETS S'ENVOLENT!!!
COMPLET
les 21, 22, 27 nov. et 5 déc.« Le rire de la mer va faire un raz-de-marée! »
- Montréal ce soir, SRC« Chapeau ! Faire rigoler comme ça avec un sujet aussi grave, ça donne envie de vivre pleinement. »
- Journal de Montréal« J'ai rarement vu une salle autant suspendue aux lèvres des comédiens. Il y a là une qualité d'émotion rare. »
- Un dimanche à la radio, SRC« Les histoires de Pénélope sont jouées avec une souplesse remarquable. »
- La Presse« Pendant 90 minutes, les murs de la Licorne en vibrent de rire. »
- Le Devoir« Un humour intelligent, savoureux, carrément inoubliables! »
- icimontreal.com

Le rire de la mer

13 NOVEMBRE AU 8 DÉCEMBRE

Texte : Pierre-Michel Tremblay Mise en scène : Marie Charlebois

Avec : Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice Coquerneau, Pier Paquette, Isabelle Vincent

Assistance à la mise en scène : Jeanne Laperle

Concepteurs : Lucie Bazzo - Stéphane Boucher - Monic Ferland
Isabelle Girouard - Gabriel Tsampalicos

LE DEVOIR

INFO : (514) 523-2246

Une codiffusion du Théâtre de La Manufacture

LA LICORNE
4559, Papineau

Culture

THÉÂTRE

Conte de la violence ordinaire

Christiane Pasquier met en scène un « thriller psychanalytique » d'Enzo Cormann à l'Espace Go

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

On n'associe pas spontanément le nom de Christiane Pasquier à la mise en scène. C'est en comédienne qu'on la connaît depuis le début des années 70: on l'a vue au théâtre surtout — elle a joué partout, avec Denis Marleau, Claude Poissant, Lorraine Pintal, Martine Beaulne — mais aussi au cinéma et à la télé, où elle fut de *La Bonne Aventure*, de *Chambre en ville* et de *Signe de feu*, entre autres. On sait aussi qu'elle enseigne à l'École nationale de théâtre — on saisit rapidement à l'écouter qu'elle est une brillante lectrice de texte — et à l'option théâtre du cégep Lionel-Groulx. En 1998 pourtant, Christiane Pasquier faisait le saut et passait de l'autre côté du miroir pour monter *Les Femmes savantes* au Trident à Québec. La voilà qui revient ces jours-ci aux commandes d'un « thriller psychanalytique », *Credo* d'Enzo Cormann, dans lequel elle dirige Monique Spaziani. *Le Devoir* l'a rencontrée alors qu'elle allait enchaîner pour la première fois dans le décor, dans la petite salle expérimentale de l'Espace Go.



Christiane Pasquier, plus connue comme comédienne, revient à la mise en scène avec *Credo*.

SOURCE RICHARD-MAX TREMBLAY

trouper en affirmant que le succès de la pièce repose sur les seules épaules de la comédienne qui le joue. C'est que le cas n'est pas que clinique: Elle n'est pas folle. Elle cherche à comprendre la nature de son enfermement et c'est ce qui la rend si... pertinente. « Elle cherche à donner, précise Christiane Pasquier, mais comme elle n'a rien reçu, elle ne sait pas comment faire. » Pendant une heure et demie, Monique Spaziani devra porter seule en scène ce personnage lunaire doté d'une grande force et s'abreuvant au côté sombre de la conscience; sombre jusqu'à l'assassinat.

« Oui, reprend la metteuse en scène, c'est bien l'histoire d'un assassinat nécessaire; Elle se construit par la parole, une parole libératrice, une parole "d'analyse". Et son crime l'aide à survivre. Mais je ne veux pas en dire plus sur cet aspect du thriller psychanalytique de peur de dévoiler le "punch" de la pièce... » Elle reprend quand même rapidement. « C'est aussi un texte sur les méfaits de la solitude et de l'ignorance de l'amour. C'est en fantasmant l'amour parce qu'on l'ignore qu'on engendre la violence sourde qui est à la source de toutes les violences et de toutes les guerres. Notre société est malade de ces gens anonymes couvant des violences tuées. C'est ce que dénonce tout l'œuvre de Cormann. Et c'est un peu ce que nous voulons dénoncer en montant ce texte difficile. »

Un défi collectif

À la lecture, on saisit rapidement que *Credo* est un défi qui convient bien à la « mission d'exploratrice » que s'est aussi donnée Ginette Noisieux à la direction de l'Espace Go. C'est une sorte de long monologue « psychanalytique » « comme on en tient parfois

en période d'analyse ». Cormann — qui a fait des études assez poussées en psychologie — y note soigneusement les rares déplacements du personnage comme autant de mouvements s'expliquant par de subtiles oscillations entre l'âme et la parole. « Pas de doute, c'est un grand défi d'actrice, un grand défi de mise en scène. En fait, c'est un grand défi pour tout le monde ici », dira Christiane Pasquier, qui a travaillé le texte avec la dramaturge Marie-Claire Lantot-Bélanger (la scénographie est de Claude Goyette, les costumes de Ginette Noisieux, et Robert Normandeau signe la musique originale).

Le texte d'Enzo Cormann semble devoir aussi marquer une étape majeure dans la carrière de Christiane Pasquier, qui se sent de plus en plus attirée, « excitée » par la mise en scène. Elle s'allume littéralement lorsqu'elle en parle. « C'est un travail qui m'a fait prendre conscience que je tiens à continuer à parler des femmes et des maladies sociales qui nous affligent. Je suis un peu soupe au lait, vous savez. Et je suis de moins en moins tolérante par rapport à la souffrance des autres. Et ce texte, je l'avoue, m'a mobilisée tout entière: je sais maintenant que la mise en scène m'intéresse de plus en plus par la portée globale qu'elle implique et qui me permet de dénoncer encore plus la petite violence ordinaire de nos vies quotidiennes. »

On pourra en juger dès le 20 novembre. Ceux que la chose intéresse noteront aussi que *Toujours l'orage* d'Enzo Cormann sera donné en lecture publique le 26 novembre prochain, à 20h au théâtre Prospéro, par le Théâtre de la Récidive. Belle occasion de se tremper dans un monde aussi exigeant que déroutant.

Gainsbourg au théâtre? Ah oui?

Requiem pour un con prend l'affiche du théâtre Prospéro dès le 21 novembre

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Comme tous les vieux cons de mon espèce, j'ai d'abord été attiré par le titre: *Requiem pour un con*. Puis par la petite ligne de caractères que l'on peut lire sous ce titre: « Librement inspiré de l'œuvre de Serge Gainsbourg ». Gainsbourg au théâtre? Ah oui? Et ensuite, à la toute fin seulement — contrairement à tous les collègues de la salle de rédaction, qui ont trouvé des excuses pour passer à mon bureau dès que j'ai reçu le dossier de presse — par l'image qui orne l'affiche du spectacle: on y voit trois femmes nues tenant la photo d'un visage au-dessus de leurs épaules...

Il faut être un peu culotté pour « amener » le sulfureux Gainsbourg au théâtre, avouons-le. Encore plus pour parler d'une « parole de femme » à son sujet. Pourtant, Brigitte Saint-Aubin n'hésite pas une seconde: c'est l'ambiguïté de Gainsbourg, l'ambiguïté de ses textes aussi — l'étrange attraction-répulsion que provoque le personnage — qui l'a piquée dès le départ. Et aussi ce qu'elle appelle « sa mélancolie toute féminine ». « Trop de gens ne se souviennent que de Gainsbar, alors qu'il a écrit des textes d'une grande sensibilité malgré sa misogynie. » Mais attention: *Requiem pour un con* n'est pas un spectacle sur Gainsbourg. Ni, non plus, la vie de Gainsbourg résumée en quelques chansons. « Pas du tout! s'empresse de dire Brigitte Saint-Aubin. C'est un show sur l'image. Une sorte d'invitation à rencontrer les contradictions et les paradoxes qui nous habitent. Et quand on aborde ces territoires-là, Gainsbourg est un maître. »

Derrière les images

Brigitte Saint-Aubin est à la source de ce projet un peu fou qu'elle pilote depuis plus de deux ans et demi. La toute jeune trentaine, comédienne professionnelle depuis cinq ans, on l'a vue au cinéma et à la télé, mais surtout autour du théâtre d'Aujourd'hui et du groupe La Veillée: elle signe ici sa première mise en scène. Elle a donné à ce *Requiem pour un con* la forme d'un collage: une quinzaine de chansons et des textes de Gainsbourg qu'elle a d'abord proposés à des amis comédiens. Ensemble, ils ont développé là-dessus en sessions d'improvisation collective, puis elle a rédigé le texte définitif en choisissant de situer l'ensemble dans un cabaret.

Un cabaret puisque les quatre comédiens — trois femmes qui avouent au début du spectacle avoir tué le même homme — seront accompagnés, toujours, d'une sorte de bande sonore live fournie par trois musiciens (DJ, guitare, violon, voix). On entendra une dizaine de chansons de Gainsbourg, parfois en entier, parfois des extraits seulement. Et des textes aussi. Temps d'arrêt.

Il y aurait peut-être lieu ici de s'attarder sur le sort des jeunes comédiens qui sortent des écoles de théâtre. Qui en bavent un coup comme on dit. Qui se voient forcés de manger à tous les râteliers qu'ils peuvent trouver. Et qui n'ont souvent comme seule possibilité

intéressante que de se regrouper le temps d'un spectacle ou d'une compagnie — comme ici la compagnie Plagiat Théâtre, fondée par Brigitte Saint-Aubin — pour « évaluer » un peu, et qui sont comme le poumon qui permet à la création de respirer. Mais nous ne le ferons pas vraiment cette fois-ci; on y reviendra à un autre moment. À suivre...

Requiem pour un con tourne donc autour du concept d'image. « Au tournant de la trentaine, reprend la jeune metteuse en scène, je me suis beaucoup intéressée au concept d'image: difficile de passer à côté quand on est comédienne. Dans la série "Qui suis-je vraiment?", Gainsbourg excelle: c'est un être d'images. Un homme de contradictions. Dans le spectacle, le personnage masculin, Gaston Vivier, est un personnage inspiré de Gainsbourg. »

Ce Gaston Vivier est tellement un homme d'images que Brigitte Saint-Aubin en a fait un photographe. Et les trois personnages féminins ont vécu une relation amoureuse avec lui, chacune ayant endossé l'image d'elle-même que Gaston leur renvoyait. « Les femmes sont très fortes lorsque vient le moment de correspondre à

l'image de ce qui plaît à l'autre, lance Brigitte Saint-Aubin. Elles peuvent aller très loin dans cette direction. Ici, les trois personnages féminins vont s'observer dans ce comportement, réagir, se questionner. C'est l'axe principal du spectacle. »

Des images en vrac, donc. De la musique. Et Gainsbourg en filigrane. S'il faut en croire Brigitte Saint-Aubin, ça donne un spectacle un peu « trash », cynique, mélancolique et drôle à la fois. Comme les textes de Gainsbourg, tiens...

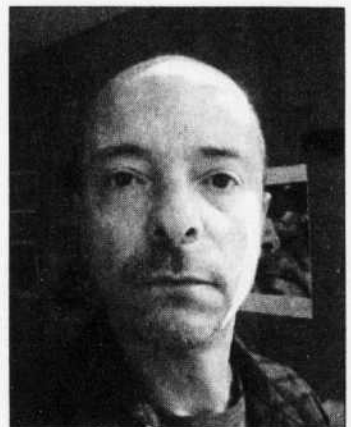


SOURCE PLAGIAT THÉÂTRE

Enfermement

Fébrile, un peu nerveuse devant l'échéance du compte à rebours qui vient de s'enclencher, elle affirme d'abord en laissant voler ses mains fines que « *Credo* est une pièce sur l'enfermement. C'est une histoire dans laquelle plusieurs femmes se reconnaîtront. Le personnage de Elle vit devant nous une longue plongée introspective. Elle est enfermée dans le mépris. Dans le silence. Dans toute cette violence qui prend racine dans le non-dit et dans l'absence d'amour. Et lorsque Ginette [Noisieux] m'a proposé de monter ce texte, j'ai accepté tout de suite avec l'idée bien précise de demander à Monique [Spaziani] de jouer le rôle principal; à cause de son aura solaire que j'ai tout de suite souhaité mettre en contraste avec le personnage qui est plutôt sombre. »

Parce que le personnage de Cormann est un rôle absolument hénarisme: aucun risque de se



SOURCE ESPACE GO

Enzo Cormann a fait des études assez poussées en psychologie.

En reprise du 8 au 24 novembre du jeudi au samedi 20h30
9 SOIRS SEULEMENT

Le Pont Bridge présente
MeMyLee Miller
portraitbidulé d'une femme photographe

UNE CRÉATION DE CAROLE NADEAU (lauréate du prix John-Hirsch)
Créateurs-conseils > Louis Hudon, Marie Larocque

LE HORS-BORD 3655, boul. Saint-Laurent, Espace 104.
Réservation > (514) 285.9393

THÉÂTRE
LE VENTRILOQUE
de LARRY TREMBLAY mise en scène de CLAUDE POISSANT

avec
NATHALIE MALLETTE ~ FRÉDÉRIC DESAGER
NATHALIE CLAUDE ~ DANIEL PARENT

équipe de création > JEAN BARD - JEAN DÉRIVE - MARC SEMCAL - NICOLAS DESCATEAUX
JEAN GAUDREAU - SUZANNE TRIPANIER - FLORENCE CORNET
PIERRE CHARBET MASSOUD

du 9 NOVEMBRE au 8 DÉCEMBRE 2001
du MARDI au SAMEDI 20h

THÉÂTRE
IPAP 4990, SAINT-LAURENT (514) 845 4890 (514) 790 1245

SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

3 spectacles 3 lieux

Buffard Schmid Pernette Käfig

Good Boy
Alain Buffard
15 au 17 novembre 20 h
Musée d'art contemporain de Montréal

Le Sacre du printemps et Suites
Compagnie Schmid Pernette
21 au 24 novembre 20 h
Studio de l'Agora de la danse

Dix Versions
Compagnie Käfig
28 novembre au 1^{er} décembre 20 h
Usine C

Cherche à nous faire toucher du doigt les états organiques de l'homme dans toute sa richesse et sa pluralité. « [...] le danseur contemporain par excellence. » (Le Monde)

Énergie rock. Gestuelle finement ciselée. Sur scène : deux pianistes, deux danseurs. Une dynamique incroyable. Un hommage à Nijinski et à Stravinski, aux compositeurs Louvier, Ligetti et Debussy.

« Le hip-hop est une formidable source d'énergie et un bain de jouvence pour l'avenir de la danse. » (Le Figaro)

Ateliers animés par la Compagnie Käfig
Informations : 514 521 4198

DERNIÈRE REPRÉSENTATION À NE PAS MANQUER

(3) **danse**

FORFAITS DISPONIBLES
Musée d'art contemporain de Montréal 185, rue Sainte-Catherine Ouest T : 514 847 6226
Agora de la danse 840, rue Cherrier T : 514 525 1500
Usine C 1345, ave Lalonde T : 514 521 4493
Billets en vente également au Réseau ADMISSION T : 514 790 1245

Culture

CINÉMA

Déchirantes paroles de femmes

Laurent Bécue-Renard présente aux Rencontres du documentaire son film sur la guerre de Bosnie

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Son très beau documentaire *Que vivent les femmes!* est présenté samedi à la Cinémathèque dans le cadre des 4^e Rencontres du documentaire. Il est Français, il s'appelle Laurent Bécue-Renard et il a témoigné avec sa caméra non pas du conflit bosniaque, mais des répercussions que celui-ci eut sur des femmes éprouvées par la guerre. Laurent Bécue-Renard vous dira que le message de son film est universel, comme le sont les répercussions des batailles sur la planète et comme le sont aussi tous les deuils. «Car la guerre ne finit jamais. Elle continue à vivre dans l'âme de ses victimes.»

Tout a commencé pour lui à Sarajevo. Alors qu'il était rédacteur en chef d'un magazine d'information sur Internet durant la dernière année de la guerre et au début de la nouvelle ère, Laurent Bécue-Renard a fait la connaissance de Fika, une thérapeute. Celle-ci animait des séances de groupe avec des femmes dont les maris avaient été massacrés au cours du conflit. Cette technique, unique en Bosnie où les traditions de thérapies post-traumatiques sont inexistantes, avait été mise sur pied par des thérapeutes allemandes féministes, reparties au pays après avoir formé une relève. «J'ai demandé la permission d'assister aux séances avec ma caméra, explique le cinéaste, et de suivre tout le processus, quinze jours par mois, durant un an. Même si c'est un procédé très inhabituel que d'introduire une caméra dans une thérapie, Fika a accepté. Je crois qu'elle désirait qu'on se pose des questions sur la Bosnie. Quant aux femmes, elles donnaient leur accord à ma présence avant chaque séance.»



LAURENT BÉCUE-RENAUD

PHOTO MICHELE BELANGER

Trois cents heures de rushes plus tard, avec un resserrement des entrevues, seules trois femmes sur quinze se sont imposées au montage. «Parce qu'elles sont

perdu leur mari dans des circonstances traumatisantes. La thérapeute est disparue de l'écran pour n'apparaître qu'à la toute fin, si bien que ces femmes semblent témoigner directement pour le spectateur, lui confier leurs détresses.

Le but de la thérapie, comme du film, était de redonner une unité à des femmes morcelées. «C'était la première fois que quelqu'un s'intéressait à elles et leur demandait d'exprimer ce qu'elles ressentent, précise-t-il. Il fallait établir un vrai contact. Je les ai beaucoup aimées, les trouvant extraordinaires d'humanité. Elles tirent leur force de la terre, de leur origine paysanne.»

Aux yeux de Laurent Bécue-Renard, les sociétés ne parlent pas assez des conséquences intimes des guerres chez les membres des familles. Il y a une sorte de complot du silence autour de ces questions. Dans un pays comme la Bosnie où la majorité des morts furent des civils, ces plaies ne sont pas nettoyées et se perpétueront d'une génération à l'autre. Elles seront léguées aux enfants, aux petits-enfants, car ces expériences de thérapie ne rejoignent qu'un très petit nombre de femmes. «Chez les adolescents bosniaques victimes de foyers brisés, on rencontre beaucoup de violence. Le cycle se perpétue.»

«Que vivent les femmes!» s'est trébuché dans une quarantaine de festivals internationaux et fut maintes fois primé, notamment à Berlin, où il reçut le prix de la Paix. Mais la télévision de Sarajevo ne s'est pas encore intéressée au documentaire. «Beaucoup d'hommes bosniaques ne sont pas prêts à entendre cette parole de femmes, estime Laurent Bécue-Renard, mais je ne désespère pas. Ils le voudront un jour.»

Les inquisiteurs de Brooklyn

FOCUS

Réalisation: Neal Slavin. Scénario: Kendrew Lascelles, d'après le roman d'Arthur Miller. Avec William H. Macy, Laura Dern, David Paymer, Meat Loaf Aday. Image: Juan Ruiz-Anchia. Montage: Tariq Anwar. Musique: Mark Adler. États-Unis, 2001, 100 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Dans l'univers d'Arthur Miller, la rédemption n'effleure jamais ses personnages, tous timorés, angoissés, éternels perdants meurtris par la vie. Le constat s'avère implacable dans *Mort d'un commis voyageur* mais avant la création de cette pièce coup-de-poing, l'écrivain avait publié en 1945 un premier roman, *Focus*, dont le trame est imprégnée de ce regard implacable sur un pays arrogant qui refuse de nommer ses démons intérieurs et de reconnaître ses échecs.

Pour son baptême cinématographique, le photographe Neal Slavin a choisi de porter à l'écran cette œuvre qui prend maintenant une résonance toute particulière: pour contrer la bêtise et la xénophobie, les récits humanistes demeurent plus que jamais nécessaires.

Menant jusque-là une existence morne et tranquille, Lawrence Newman (William H. Macy) était loin de se douter qu'une simple paire de lunettes allait radicalement changer sa vie. En 1942, à New York, quiconque ressemble à un juif apparaît comme une brebis galeuse, et dans l'entourage de Newman, une bataille larvée contre eux s'organise. Dans son paisible quartier de Brooklyn grouille une bande d'abrutis fascistes menée par Fred (Meat Loaf Aday), un voisin, qui se fait un malin plaisir de tourmenter Finkelstein (David Paymer), le marchand de journaux du coin.

Responsable du personnel dans une grande compagnie de New York, le timide employé modèle succombe lui aussi à ce climat de suspicion en refusant la candidature de Gertrude (Laura Dern), une jeune femme que l'on croit

juive et qu'il retrouvera un peu plus tard après avoir démissionné pour une question de principe: on voulait le rétrograder afin de ne pas nuire à l'image de l'entreprise. Ses lunettes l'auraient trahi... Gertrude et Lawrence décident de se marier à la hâte, pour le meilleur mais surtout pour le pire, leur union devenant la preuve (fausse, évidemment) qu'ils sont bel et bien juifs. Derrière les façades des maisons propres, l'intolérance a fait son nid.

Un curieux mélange de sympathie et d'incrédulité s'installe devant ces deux personnages si tendres, si naïfs aussi. Certains éprouveront un malaise évident à les voir se laisser broyer (pourquoi Lawrence ne décide-t-il pas d'enlever ses incriminantes lunettes? Pourquoi Gertrude ne cesse-t-elle pas d'être aussi provocante?) en faisant preuve de plus de fatalisme que d'opiniâtreté. Mais cette résignation accentue le caractère profondément humain de la fable, cherchant à lever le voile sur les contradictions d'une Amérique métissée et pourtant soucieuse de maintenir ses aspects les plus médiocres, ses valeurs les plus rétrogrades. C'est d'ailleurs ce que le révérend Crighton (Kenneth Welsh) incarne avec force, leader spiri-

tuel des Union Crusaders, ces fascistes de banlieues aux méthodes expéditives.

Une reconstitution historique plus soucieuse d'atmosphères, parfois proches du film noir, que de vraisemblance (ce New York ni très sale ni très survolté a été mis en place à Toronto) ajoute à l'étrangeté, voire au flou qui se dégage de *Focus*. La véritable réussite de Neal Slavin est d'abord de maintenir cette tension surréaliste qui donne aux tristes aventures de Newman des allures kafkaïennes: tout comme pour Joseph K., son véritable crime est sans aucun doute d'être lui-même. Le cinéaste-photographe a eu le main heureuse en s'entourant d'une distribution qui compte peu de vedettes mais tant d'acteurs de talent, à commencer par William H. Macy, dont chaque présence à l'écran nous fait rêver à la suivante. Si Laura Dern et Meat Loaf Aday n'évitent jamais totalement les écueils de la caricature, David Paymer, dans la peau de la victime toute désignée, conserve d'un bout à l'autre du film une dignité qui inspire le respect.

Film-charge, sans trop de lourdeurs, sur l'antisémitisme et la xénophobie, assurément. Œuvre qui arrive à point nommé dans le désordre actuel des choses, sans aucun doute.



William H. Macy et Laura Dern dans *Focus* de Neal Slavin.

La Palestine des enfants

PROMISES

Réalisation: Justine Shapiro, B. Z. Goldberg et Carlos Bolado. Image: Yoram Millo et Ilan Buchbinder. En arabe, anglais et hébreu avec sous-titres anglais. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Un passionnant documentaire aborde par un biais original et émouvant le conflit israélo-palestinien. Les enfants juifs et arabes sont ici les héros de l'histoire. Quand demande-t-on aux enfants leur opinion sur les conflits dont ils sont les otages? A peu près jamais. Et s'ils en avaient pourtant long à dire?

Les trois réalisateurs viennent d'horizons divers. Justine Shapiro est une Américaine d'origine sud-africaine qui scénarisa *Lonely Planet*. B. Z. Goldberg est né à Boston, a grandi à Jérusalem et est journaliste au cours de la première intifada. Carlos Bolado est un cinéaste et monteur mexicain. Ils ont suivi des enfants dont l'âge varie entre neuf et treize ans des deux côtés de la clôture, Juifs comme Palestiniens, en leur demandant leur avis sur la guerre et sur les revendications territoriales des forces en présence.

Ces enfants ont beau vivre à quelques kilomètres les uns des autres, ils sont séparés par une frontière infranchissable et ne connaissent pas ceux d'en face. Ce documentaire a créé un choc à Rotterdam puis au Festival de San Francisco, où il a remporté le prix du public et le grand prix du jury.

Il est fascinant de constater à quel point leur personnalité est déjà formée, à quel point leur avenir s'inscrit en eux. Yarko et Daniel, des jumeaux identiques israéliens, sont ouverts et brillants et remettent en question sans relâche leur grand-père rescapé des camps de la mort. Ils com-

prennent la détresse des Palestiniens, rêvent de dialogue. Tout à l'opposé, Moshe, un juif ultra-orthodoxe qui passe douze heures par jour à étudier la Torah, est enfoncé dans ses convictions, croit à la supériorité de sa race, tout comme Moïse, persuadé que Dieu a donné la terre à Abraham et que les Arabes s'en sont emparés. L'intégrisme est là, en herbe, dans les deux camps, où chacun évoque ses morts. Les Palestiniens Mahmoud et Farah appellent à l'indépendance de leur peuple, même par la violence. Sanabel pleure son père emprisonné dans une prison israélienne. Des éclairs de tolérance surgissent parfois sous certains discours, une envie d'en connaître plus sur l'autre.

L'équipe du film organisera une rencontre entre les jumeaux juifs et Farah, le réfugié palestinien, ainsi que d'autres enfants des camps, qui communiquent tantôt en anglais, tantôt par interprète interposé. Émouvante rencontre où les rapprochements s'initient à travers une partie de soccer, un dîner, une conversation et les pleurs d'un garçon palestinien déchiré qui sent la fragilité de ces nouveaux liens.

L'équipe de *Promises* a revu les enfants deux ans plus tard alors que plusieurs d'entre eux étaient aux portes de l'adolescence. Certains voulaient vivre leur jeunesse sans se laisser traumatiser par les questions politiques. D'autres avaient remis leurs certitudes, appelant à un rapprochement entre les peuples. D'autres encore étaient restés figés dans leurs préjugés et leurs peurs. Ce merveilleux documentaire porté par le naturel de ces enfants et leurs commentaires pertinents ou inquiétants ouvre des portes et soulève des questions sur l'éducation, la responsabilité et le poids des guerres que les adultes font peser sur ceux qu'ils ont mis au monde.

Fatale ordonnance

NOVOCAINE

Écrit et réalisé par David Atkins. Avec Steve Martin, Helena Bonham Carter, Laura Dern, Elias Koteas, Scott Caan. Image: Vilko Filac. Montage: Melody London. Musique: Steve Bartek. États-Unis, 2001, 95 minutes.

MARTIN BILODEAU

Les cabinets de dentistes ont l'inspiration bon nombre de films d'horreur, très peu de comédies. De fait, personne n'entend à rire lorsqu'on aborde la délicate question denturologique. De telle sorte que *Novocaine*, titre du premier long métrage de David Atkins (idéateur et scénariste d'*Arizona Dream*, de Kusturica), rime presque avec novateur.

Il s'en est fallu de peu pour que l'analogie se vérifie. *Novocaine*, du nom de la substance anesthésiante employée par les dentistes pour soumettre à leur loi leurs patients, s'inspire en fait du film noir traditionnel, celui dans lequel un héros sans histoire, ici un dentiste prospère campé par Steve Martin, se voit soudain accablé par des événements, ici le meurtre dans sa demeure d'un junkie (Scott Caan), impliquant une femme fatale, ici une fatale Helena Bonham Carter qui l'a pris dans ses filets et lui a soutiré une ordonnance de calmants, tandis que sa propre maîtresse, ici une formidable Laura Dern, reconstruit sur le versant noir de l'histoire le puzzle de son infortune.

Mise en scène brouillonne

Le scénario d'Atkins ne manque pas d'allant, et les événements, narrés par Martin avec une énergie fataliste, s'enchaînent et s'imbriquent sans temps morts. Hélas, la mise en scène, qu'Atkins a sans doute voulue clinique, à l'image du cabinet où se déroule la majeure partie de l'histoire, en réponse aussi au paysage moral de son héros, manque d'assurance et paraît tout simplement brouillonne, comme si son intention formelle s'était effacée sous une accumulation d'erreurs de stratégie et de scènes de parking en plein jour.

La direction d'acteurs redonne cependant du poil à la comédie. Certes, Steve Martin joue Steve Martin, avec quelques variantes homéopathiques qui, à défaut d'assurer le moissonnage de nouveaux auditeurs, rassure ceux qui l'estiment. Helena Bonham Carter, quant à elle, laboure un nouveau terrain, et bien que sa femme fatale manque de mystère, l'adorable Anglaise chez les Yankees, découverte chez Ivory (*Chambre avec vue*), se rachète avec une répartie vive et une hardiesse séduisante, étreinte sur un mode plus sombre dans *Fight Club*. Mais c'est Laura Dern, capitalisant ici sur sa beauté laide et un singulier abattement, qui s'en tire le mieux. Avec ses deux ou trois scènes vraiment drôles, et ses quelques répliques mordantes, Dern approvisionne *Novocaine* en arguments susceptibles d'anesthésier notre raison.



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM
Une scène de *Novocaine* de David Atkins avec notamment Steve Martin.

GAGNANT DE LA MÉDAILLE D'OR FELLINI de l'UNESCO

«Un film incontournable: un cri du cœur!»
Normand Provencher, Le Soleil

«Le meilleur film de Cannes 2001»
Time Magazine

«Kandahar frappe dans le mille!»
Odile Tremblay, Le Devoir



«Bouleversant!»
M.A. Lussier, La Presse

«Extraordinaire!»
Nathalie Petrowski, CMC

Makhmalbaf Film House présente
KANDAHAR
Un film de Mohsen Makhmalbaf

version originale, sous-titres français
15h10 - 17h00
19h05 - 21h10
version originale, sous-titres anglais
CINÉMA DU PARC
2575 Du Parc, 381-1800

★★★★
«Le plus beau de tous les films de Ozon: Une grande réussite où Charlotte Rampling se révèle tout à fait merveilleuse...»
- Luc Perrault, La Presse

CHARLOTTE RAMPLING
SOUS LE SABLE
FRANÇOIS OZON

13
CINÉMA QUARTIER LATIN
CINÉMA BROSSARD
A L'AFFICHE! SHERBROOKE

Sélection officielle canadienne
Oscar du meilleur film en langue étrangère!

Grand prix du meilleur film
Festival International du Film de Francfort 2001

Caméra d'or
Un Certain Regard
Sélection officielle
Cannes 2001

Prix du meilleur long métrage canadien
Toronto City
Festival international du film de Toronto

Prix des premières réalisations du Québec
Festival international du film d'Edimbourg 2001

Prix spécial du jury
Prix du public
Festival des Journées de Cinéma et des nouveaux Médias de Montréal 2001

ATANARJUAT
L'HOMME RAPIDE

«Saisissant... un film-événement»
Odile Tremblay, LE DEVOIR

«Une œuvre cinématographique complètement originale.»
SF SAIG, LONDON DAILY TELEGRAPH

«Un film d'une singulière beauté»
Jean-Michel Froidon, LE MONDE

À L'AFFICHE EN EXCLUSIVITÉ!
CINÉMA PARALLÈLE
14h15 - 17h30 - 20h45

• Culture •

RADIO sa grande du numérique

La douceuse

«Une radio
a besoin
d'une voix, d'une
personnalisation.
Elle est là pour
stimuler notre
imagination
et nous accompagner
tout au long
de la journée»



RADIO

SUITE DE LA PAGE C 1

Au tournant des années 90, on frôlait le désastre. En 1987, 41 % des stations de radio au Canada déclaraient des pertes financières. Entre 1988 et 1993, les pertes financières des stations AM dépassaient 231 millions au pays.

Mais l'industrie a commencé à se relever, à se restructurer, souvent au prix de compressions très dures et de faillites importantes. Depuis 1995, les revenus de la radio se sont mis à progresser et, l'année dernière, ils ont atteint, pour la première fois au Canada, un milliard de dollars.

Dans une étude réalisée en 1998, le Centre d'études sur les médias de l'Université Laval faisait valoir qu'aux États-Unis, le renouvellement de la radio est essentiellement venu des stations *news/talk*, ces stations d'informations/commentaires, de lignes ouvertes sur tous les sujets possibles, d'interaction constante avec l'auditeur, dont plusieurs n'ont pas des animateurs controversés et dénagogiques. On comptait 300 de ces stations aux États-Unis en 1980... et plus de 1000 en 1996 (au Québec, CKAC est le représentant le plus connu du *news/talk*). Mais Astral n'a pas l'intention de développer de nouvelles stations *news/talk* au Québec.

«Nous voulons renforcer les AM actuels, explique Jacques Parisien, et nous voulons développer une salle de nouvelles performante dans chaque marché.» Cette louable intention est perçue avec méfiance chez les journalistes de la radio puisque, dans le passé, plusieurs entreprises ont promis de revaloriser les salles de nouvelles, en pure perte. Le seul investissement véritable en information depuis des années à la radio, c'est Radio-Canada qui le fait. Et le bilan de la nouvelle station privée Info-Radio à Montréal demeure très mitigé.

En ce qui concerne la compétition avec la télévision, Jacques Parisien estime qu'il s'agit du défi le plus important. «La télévision nous fait compétition en vendant des annonces au même prix que la radio dans plusieurs marchés, dit-il. Et il ne faut pas oublier que, contrairement à la télévision, la radio ne reçoit aucune subvention, aucun crédit d'impôt, n'a pas de revenus automatiques des abonnés du câble. Nous ne vivons que de nos propres revenus.» Pour faire face à cette compétition, il n'y a pas de recette miracle. «Il faut élever la radio pour valoriser le médium, faire en sorte que ce soit prestigieux, et nous croyons que seul un groupe fort comme le nôtre peut le faire», dit-il.

Le «passage»
L'autre grand phénomène des 20 dernières années, c'est évidemment le passage de l'AM à l'FM. Les chiffres sont éclairants: le FM rassemblait 40 % de l'audience francophone au Canada il y a vingt ans, 60 % en 1991 et un peu plus de 80 % au printemps dernier.

La musique s'est réfugiée sur l'FM. Au Québec, il s'est produit un autre phénomène, que nous n'analyserons pas ici, celui du développement des émissions d'humour à la radio, phénomène qui n'est pas exclusif à la radio mais qui a plutôt contaminé l'ensemble du showbiz québécois. Dans plusieurs marchés nord-américains (Boston en est un bon exemple), on peut trouver plusieurs radios offrant une grande variété de formats musicaux: rock alternatif, musique classique, jazz et ainsi de suite. Au Québec, on a plutôt l'impression certains jours d'entendre sur tous les postes la même chanson de Garou ou de Lara Fabian...

Jacques Parisien soutient que les différents réseaux radiophoniques se sont trop chevauchés dans le passé, toujours en compétition autour du même son. «Nous prétendons que si nous sommes propriétaires des trois réseaux Radiomédia, Radio-Energie et Radio Rock Détoné, nous pourrions mieux cibler la particularité de chacun, mieux cibler les annonceurs, mieux jouer la complémentarité, et donc mieux distinguer les différentes stations sur le plan musical», affirme-t-il.

SOURCES

Les données statistiques dans cet article proviennent du Rapport de surveillance de la politique sur la radiodiffusion 2001 du CRIC, de L'Information à la radio privée dans l'univers fragmenté des médias publié en 1998 par le Centre d'études sur les médias, de données BBM fournies cette semaine au Devoir par Radio-Canada et du dossier public déposé au CRIC en relation avec la demande d'achat de Télé-média par Astral.

Porteuse de grandes promesses, de sa qualité sonore inégalable aux centaines de canaux différents offrant des contenus à valeur ajoutée, la radio numérique, malgré sa mise en activité en novembre 1999, se contente d'être un média écouté uniquement... par ses artisans. Récemment encore, ses principaux défenseurs doutaient de voir un jour la radio numérique percer le marché canadien. Y a-t-il un avenir pour la radio numérique?

MICHEL DUMAIS

Après 10 années de discussions, de recherche et de développement, les premières émissions produites entièrement pour et par la radio numérique entrent en ondes le 2 novembre 1999. Mais outre ses artisans, qui le savent? Sûrement pas le grand public, d'autant plus qu'on ne pouvait compter, lors du lancement des neuf chaînes montréalaises, que sur la disponibilité en magasin de quelques centaines de récepteurs, vendus à prix prohibitifs (entre 800 \$ et 2500 \$). Destinés à remplacer vers 2010, au Canada, les chaînes traditionnelles situées sur les bandes AM et FM, la radiodiffusion audionumérique est la transmission et la réception de signaux sonores traités au moyen d'une technologie similaire à celle des lecteurs de disques compacts. Pratiquement insensible au brouillage, la radio numérique repose sa fiabilité sur un récepteur audionumérique qui comporte un minuscule ordinateur, triant et éliminant les signaux parasites pour reproduire un signal uniforme de très haute qualité. Mais la radio numérique comporte d'autres avantages. Une syntonisation simplifiée permet de sélectionner une station à l'aide des indicatifs ou des noms affichés sur un écran à cristaux liquides. L'écran peut aussi afficher des renseignements connexes comme les titres ou les paroles de chansons, le nom de l'artiste ou le titre de l'album. De plus, on pourra recevoir en tout temps des informations sur la circulation et la météo ou tout autre contenu à valeur ajoutée. Comme il s'agit d'un récepteur «intelligent», il pourra être programmé pour recevoir des services supplémentaires comme des concerts en direct diffusés par une «radio payante».

Guerre des formats

Cependant, si le Canada a embrassé la norme internationale DAB (Digital Audio Broadcasting sur la bande L), il en va tout autrement pour nos voisins du Sud qui ont plutôt créé un format intermédiaire de qualité inférieure, connu sous le nom d'IBOC (In-Band-on-Channel ou intrabande dans la voie). Beaucoup de radiodiffuseurs américains s'opposent à son utilisation parce qu'ils sont d'avis que la radio audionumérique dans la bande L constitue une menace pour les stations existantes.

Selon ces radiodiffuseurs, l'introduction de stations audionumériques fonctionnant dans la bande L créerait une troisième bande de radiodiffusion qui s'ajouterait aux bandes AM et FM, et émietterait sur les revenus publicitaires des stations traditionnelles, souffrant déjà

de difficultés imputables à la saturation du marché.

Toutefois, plusieurs annonces récentes ont ravivé la flamme du numérique au sein du consortium des diffuseurs canadiens: le constructeur automobile General Motors compte équiper plusieurs de ses modèles de récepteurs numériques à compter de l'année prochaine; le fabricant de composants électroniques Texas Instruments annonce la mise en marché d'une puce permettant la fabrication de récepteurs à bas prix; la société britannique Psion propose depuis peu le récepteur numérique Waverider (www.waverider.com), une petite antenne abordable permettant de capter sur son ordinateur les chaînes numériques.

Charles Benoit, vice-président nouveaux médias chez Astral Radio, constate, avec un optimisme teinté de prudence, que ces annonces «pourraient relancer les efforts des radiodiffuseurs pour imposer la radio numérique au cours des prochaines années, ou du moins, à attendre une masse critique d'auditeurs qui justifiera les investissements de plusieurs millions que ceux-ci ont effectués». Car la dernière année avait vu les radiodiffuseurs se désintéresser de la radio numérique. Même la radio d'État fait présentement preuve d'un attentisme prudent.

«La radio numérique ne se situe pas très haut dans les priorités de Radio-Canada», dit Pierre C. Bélanger, ex-responsable des nouveaux médias à la maison mère, et aujourd'hui consultant à la SRC. «Au cours de sa première année d'existence, nous avions produit et diffusé quotidiennement des contenus pouvant être captés par toute personne ayant un récepteur numérique. De plus, durant une année, l'émission de Jacques Langui-land a servi de banc d'essai en étant produite entièrement en numérique.» Selon M. Bélanger, Radio-Canada aimerait maintenant voir le secteur privé s'engager davantage. Chose faite, de confirmer Charles Benoit. «Astral Radio produit actuellement plus de 14 heures de programmation non réglementée par le CRIC.»

Cependant, plusieurs personnes pensent que la radio numérique existe déjà, mais qu'elle n'est actuellement diffusée que par... la télévision. Galaxie est un service de diffusion de 30 chaînes de musique, diffusée 24 heures sur 24, sans publicité ni interruption d'un animateur, avec un son de qualité audionumérique. Galaxie est offert par Radio-Canada aux services de télévision par satellite, par micro-ondes et par les services numériques ou sur la bande FM des câblodistributeurs. D'autres spéculent plutôt sur la possibilité que les stations de radio diffusant sur Internet sont actuellement la solution de remplacement aux radios traditionnelles.

Des arguments que récite Pierre C. Bélanger: «La radio est beaucoup plus que cette radio aseptisée qu'est Galaxie ou la très grande majorité des radios Internet. Une radio a besoin d'une voix, d'une personnalité. Elle est là pour stimuler notre imagination et nous accompagner tout au long de la journée». De même, pour Charles Benoit, «Internet n'est pas un ennemi, mais plutôt un autre média avec lequel nous fonctionnons en symbiose». Pourtant, la station de musique classique de Jean-Pierre Coallier a réussi à s'emparer de parts de marché de la Chaîne culturelle de Radio-Canada en offrant une programmation où justement l'animation est très souvent absente.

Quoi qu'il en soit, malgré un départ plus lent que prévu, tous s'entendent à dire que l'avènement de la radio numérique au Canada est inévitable, à moins que les choix de nos voisins américains ne contribuent à brouiller les cartes.

Une affaire de niche Les hauts et les bas de la radio sur Internet

BENOÎT MUNGER
LE DEVOIR

Vous vous souvenez des débuts d'Internet, des premières années de découverte alors qu'un domaine, ou presque, n'était épargné par la vague? Vous entendez encore ces questions existentielles qui planaient au-dessus de la tête des diffuseurs de contenu: Internet va-t-il remplacer les journaux, le livre, la radio?

Sept ans plus tard, nous avons un début de réponse: non, ce n'est pas demain la veille. Internet ne remplacera pas les médias traditionnels, du moins pas dans un avenir prévisible. Même que la tendance est plutôt au renforcement des médias traditionnels, qui ne se privent évidemment pas d'utiliser le réseau des réseaux pour ce faire. Penser pouvoir faire de l'information en ligne sans assise sur les modes traditionnels de diffusion s'est avéré, disons, plus problématique que prévu. C'est vrai pour les publications, et c'est vrai aussi pour la radio.

Pionnier de l'utilisation d'Internet dans le domaine de la radio, Bruno Guglielminetti est bien obligé de l'admettre: les expériences radio exclusivement à partir d'Internet n'ont pas été très concluantes en terme de viabilité. Peu l'ont été en fait. Et les rares qui sont parvenues à se maintenir à flot l'ont fait en recourant au bon vieux moyen des ondes hertziennes: «La seule qui marche est CNet Radio, en Californie, mais elle a dû acheter deux antennes. Ils se sont rendu compte que pour joindre leur clientèle de la région de San Francisco, on l'on passe beaucoup de temps dans son auto, il était bien utile de passer par le poste radio.»

Plus près de nous, les expériences de radio Internet

n'ont pas été légion. La plus connue, Radio Monde, qui diffusait 24 heures sur 24 du contenu francophone, a vécu un peu moins de deux ans avant de disparaître, faute de ressources. Son fondateur, René Ferron, réalisateur et producteur de métier, a fait la dernière mise à jour en octobre 2000. Ce passionné et ses quelques collaborateurs n'avaient sans doute pas les ressources pour se payer une antenne de diffusion...

Plus de 10 000

Réalisateur, spécialiste Internet de la radio, auteur, Bruno Guglielminetti a été l'un des premiers à expérimenter l'utilisation d'Internet en radio. Son employeur, Radio-Canada, lui doit en fait sa première incursion dans le domaine de la radio en ligne. C'était en 1995, à Edmonton, alors que, réalisateur de l'émission du matin à la station française de cette ville, il avait proposé puis réalisé *Radionet*, une émission hybride (en ondes et en réseau) consacrée aux nouvelles technologies qui a vécu le temps d'une saison.

Aujourd'hui, certes, on compte des milliers de sites Internet de stations de radio. Le répertoire de Radio Locator contient plus de 10 000 hyperliens. Mais du nombre, environ 2500 diffusent en ligne, certaines en reproduisant sur Internet leur contenu en ondes, d'autres en diffusant exclusivement sur Internet.

«Si on regarde en arrière, on constate que l'offre a beaucoup augmenté»

Comfm.com, le plus important opérateur français de médias diffusant en transit (*streaming*), dénombre plus de 3000 radios en ligne. La majorité des stations en ligne n'utilisent donc Internet que pour faire la promotion des émissions qu'elles mettent en ondes.

Pour l'heure, la radio en ligne demeure une affaire de niche. Pour écouter de la musique qu'on n'entend pas ailleurs, pour entendre les nouvelles d'actualité qu'on n'a pas sur la radio de son telen, pour garder le contact lorsqu'on est appelé à s'exprimer.

À l'instar de la presse écrite, la manière dont on utilise Internet en radio n'a pas bougé progressivement.

«Si on regarde en arrière, on constate que l'offre a beaucoup augmenté et c'est bien», souligne Bruno Guglielminetti. Mais l'utilisation d'Internet dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué. J'ai net dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué. J'ai net dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué. J'ai net dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué.

«Si on regarde en arrière, on constate que l'offre a beaucoup augmenté et c'est bien», souligne Bruno Guglielminetti. Mais l'utilisation d'Internet dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué. J'ai net dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué. J'ai net dans ce domaine n'a pas beaucoup évolué.

l'impression qu'on va s'y mettre sérieusement lorsque la télé va arriver en force pour diffuser sur Internet.

«Pour paraphraser Churchill, je dirais que c'est peut-être la fin du commencement». La radio est aujourd'hui présente sur Internet et c'est important. Mais il faut maintenant pousser plus loin notre réflexion sur l'utilisation qu'on en fait.»

La radio qu'on écoute

Vous soulevez un bon point

On devrait remercier chaque jour la radio, fidèle compagne, d'exister. On devrait aussi lui savoir gré, bavarde boîte, de révéler au monde la profondeur essentielle de la parole démocratique: à travers son rejeton le plus fascinant, le plus surréaliste, le plus fulgurant: la tribune téléphonique sportive. Que d'ajouts inconnus y déferlent, avec quel sérieux on y traite le trivial, combien il faut avoir le désir de s'exprimer pour gossier autant à obtenir la communication. La «ligne ouverte» a investi la langue quotidienne tout en la malmenant agréablement. Félicitations pour votre beau programme. Dans mon livre à moi. Vous soulevez un bon point. Vous avez droit à votre opinion (toutes les opinions se valent dans cet univers égalitaire, sauf celui de l'animateur qui a le doigt sur le pifon). Attention, on peut devenir accablé de ce truc, à haute teneur humoristique involontaire. Solution: de crainte de faire des problèmes du quatrième du trio du Canadien une source d'ulcères, passons donc à un autre appel.

Jean Dion

La «nouvelle» Chaîne culturelle de Radio-Canada

Quelques constats s'imposent quand on se penche d'un peu plus près sur la nouvelle programmation de la Chaîne culturelle de Radio-Canada. La notion de culture y semble de plus en plus floue et de plus en plus classique. À côté de quelques émissions de haute tenue, on peut observer un glissement progressif vers des émissions de divertissement qui auraient leur place à la Première Chaîne.

Encore une fois cette année, la grille horaire est chambardée: certaines émissions ont changé d'heure de diffusion. Cette instabilité empêche l'auditeur de s'attacher à des plages horaires et à des formules sur lesquelles on peut compter à plus long terme. (Les émissions qui ont eu le plus de succès sont pourtant celles qui s'installent au fil des années). Quant aux émissions consacrées à la critique, elles se diluent dans les *forêts-magazines*.

Cette volatilité est-elle attribuable à la poursuite de cotes d'écoute ou à l'atout de la nouveauté? La question - «Que nous arrive-t-il au juste?» - que se posent tous les mercredis soirs les animateurs et les invités de *Passages* demeure encore, en tant que réponse, la plus pertinente.

Solange Lévesque

2001, odyssée du vide

«Video killed the radio stars», chantait en 1979 l'éphémère groupe anglais Buggles dans un clan déluré de futurologie qui, deux décennies plus tard, se révèle mal fondé. La télé avait déjà dépouillé de leur image de stars les monstres de la radio en 1979. Ne restait plus que l'écho de starlettes, toujours plus minces en voix et en silhouette. L'insignifiance musicale d'un Garou succède à la platitude rassurante d'une Britney Spears au nom d'un certain «idéal» musical tranquille et profitable. Que le rock'n'roll soit formaté, épuré en studio et finalement vidé de toute sa substance fougueuse et délirante passe encore. Le drame se joue ailleurs. Tous les médias dits «grand public», à l'exception d'Internet, sont tombés dans le piège de la concentration idéologique. Mêmes patrons, mêmes préoccupations, mêmes parts de marché, même contenu à quelques degrés de gris de différence. La radio n'y échappe pas; elle étouffe dans une force-résistance gardée par deux genres, le commercial et les bons vieux classiques. Le risque et l'indéfini, et par extension toutes ces sonorités qui n'ont pas encore fait la preuve de leur popularité et de leur rentabilité, sont repoussés sur les bandes de quelques stations communautaires ou étudiantes marginales. Et il faut encore chercher pour les trouver, au risque de veiller tard dans la nuit, quand tous les annonceurs font dodo. «Radio killed itself», peut-on affirmer sans se tromper en 2001, odyssée du vide.

Brian Myles

Qu'est-ce qui joue à la radio?

«Toujours la même soupe parlons», résumait l'animateur-veve Jacques Rajotte la semaine dernière, en entrevue pour la compilation de ses favorites de l'année. On avait parlé un peu radio, comme de radio, il en fait depuis 27 ans. Exception à la radio commerciale, Rajotte programme lui-même ses trois heures à CHOM. Autrement, la radio est aux mains de directeurs de programmation, qui choisissent ce qu'on entend selon le principe de l'entonnoir: sonder le public, faire jouer ce que la majorité veut, répondre à partir de la liste précédente plus quelques nouveautés, et ainsi de suite. Ce qui donne une tarte assez tarce méric, partagée entre les stations dites de «grands succès contemporains» (CKOI, CKMF) et les stations «adultes contemporaines» (Cité Rock Détoné, Rythme FM). Autrement dit, du Kevin Parent en masse. Du Sylvain Cossette en masse. Et de plus en plus de rétro. «Et ça ne changera pas parce que les vieux écoutent soit là», tranche Rajotte. Monstrueuses, les cotes. Et tout le monde rigole avec les humoristes, le matin, midi et soir. Ha ha! Les autres se disputent les miettes. Le «rock moderne» pas trop aventureux niche au bon vieux CHOM (centre droite) et au Jeunot Cool (centre gauche). Les autres musiques ont leurs refuges traditionnels et leurs auditoires fidèles, si modestes soient-ils en parts de marché (pas si modestes, lorsque additionnées): les stations communautaires (CIBL, CISM) et Radio-Can (surtout *Bande à part* et *Maccadam tribu*, les émissions où ça se passe). Portrait pas joli joli. De quoi remplir de compacts le magasin de son lecteur d'auto.

Sylvain Cormier

ADRESSES UTILES

Le dossier de l'audience publique de la semaine prochaine au CRIC concernant Astral et Télé-média:
www.cric.gc.ca/archive/FRN/Hearings/2001/N200110.html

Le site de la radio de Radio-Canada, sûrement le site internet le plus riche au Canada en matière de radio:
radio-canada.ca/radio/

Comfm.com: un répertoire de stations
www.comfm.fr/live/radio/

Radio Locator: pour trouver une station
www.radio-locator.com/cgi-bin/home

Building An Internet Radio Station
wdvl.internet.com/Multimedia/WebRadio

PHOTO DE LA RADIO: JACQUES GRENIER. CONCEPT: CHRISTIAN TIFFET

Culture

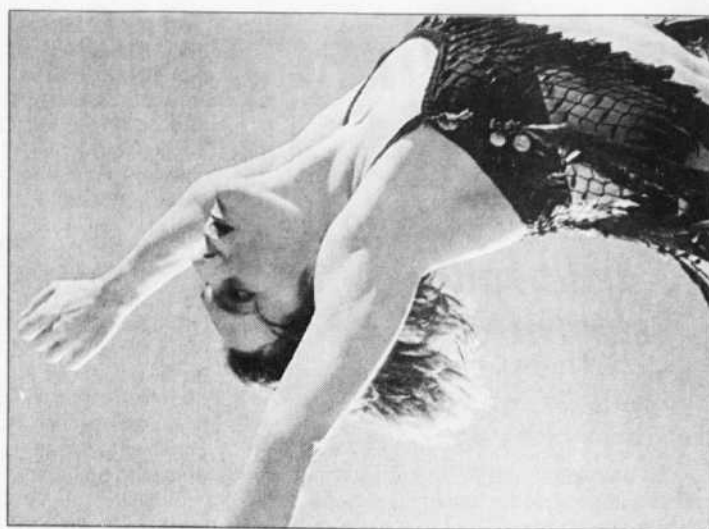
MARGE

Cash city

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

«Un tour guidé au cœur du système nerveux central de notre monde». C'est ainsi que Jerry Snell et Nadine Thouin, fondateurs en 1996 de la compagnie Snell-Thouin-Project (STP), résumant leur dernière production, CASH. La compagnie de «théâtre physique» revient à Montréal après avoir passé sur la route six années à bouillir leurs spectacles dans le monde. Justement, c'est l'annulation d'une tournée de STP en Europe de l'Est, à la suite des bombardements des forces armées américaines et de l'ONU au Kosovo en 1999 que CASH est née. Le spectacle arrive à Montréal et résonne des troubles actuels.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la démarche derrière CASH est des plus convaincues, en réaction au joug de l'argent qui mène aux pires abus, sur les effets pervers du pouvoir relié à l'argent. De retour de la Corée, de la Thaïlande, de la Malaisie, de la Chine et de la Mongolie, CASH est présentée en première



SOURCE SNELL-THOUIN-PROJECT

Nadine Thouin a pris en charge la portion chorégraphiée de CASH.

nord-américaine. «C'était un défi de présenter CASH dans une partie des pays du Tiers-Monde et de voir la réaction des gens», explique Thouin, celle qui a en charge la portion chorégraphiée de CASH.

Sans subventions, tous les

ressorts de la collaboration tendus pour coopérer avec d'autres artistes, STP a grandi au contact des gens. «Un autre but de ce projet était de fouiller dans les entrailles des artistes, pour comprendre comment les artistes se débrouillent, savoir à quel point

ils sont censurés dans leur art, de comprendre quoi faire pour exister. On est dans une époque où le risque n'existe plus. Les recettes importent. C'est une question qu'on pose autour de nous, et à travers les tournées, dans les autres pays, pour savoir comment les artistes ailleurs vivent le mouvement monétaire.» Ces voyages sont devenus source d'humilité pour le duo, de voir que des artistes fichtrement moins fortunés que la plupart de ceux qui évoluent dans notre système persistent et signent. C'est un des mandats de la compagnie, explique Thouin de «tout balayer et de voir ce que pouvait donner un artiste "live on stage", pour contrebalancer avec notre époque, une époque de surcharge de l'information, on ne prend pas le temps de lire, de voyager de s'arrêter». Bien que le duo continue de cultiver un humour qu'il veut porteur de sens, on sent que le di-

vertissement vide est à des années-lumières de son travail.

Dans cette discussion sur la main-mise de l'argent sur la production artistique, sur les obligations de rentabilité inconvenante avec la création, Jerry Snell, qu'on connaît comme un des cofondateurs de la compagnie Carbone 14, se fait peu clément. «Il faut retourner au spectacle comme moyen de communication humaine. Les nouvelles télévisées, les grosses productions se foutent de ce que les gens consomment. Il y a plein de gens dont on n'entend jamais parler. Il faut se demander par quoi on censure. On censure par l'argent. Les réseaux de l'information ne donnent pas la voix aux gens à l'étranger. On apporte un message social pour dire que partout sur la planète on a perdu le sens de ce qu'est être un humain.»

C'est ce dont parle CASH. Dans un monde, commente Snell, où Céline Dion devient, le

temps de chanter God Bless America, une artiste politiquement engagée, le culte porté à l'argent, de la plus petite échelle à la plus grande, en prend plein les dents. «Où en est aujourd'hui notre rapport à l'argent»: c'est ce que pose comme question le spectacle où se rencontrent musique «live», performance, danse et projection vidéo.

CASH en fait est une trilogie. Au spectacle répond un disque (sur étiquette La Tribu), d'un folk-rock intense aux textes mordants, puis un film, à venir, un documentaire sur la migration des civilisations, chacun avec sa cible. Le spectacle veut toucher par la poésie, par l'image et par un minimalisme de la mise en scène. Pour faire œuvre d'humanité.

À MONTRÉAL

22 (complet), 23 et 24 novembre, 20h
Musée d'art contemporain à la Salle Berville-Webster-Rolph

À QUÉBEC,

Dans un monde, 20h
Grand Théâtre de Québec

VITRINE DU DISQUE

ROCK

SINGS REIGN REBUILDER

Set Fire to Flames
(Alien 8 Recordings)

Set Fire to Flames n'est pas un groupe, mais plutôt un collectif de treize musiciens issus de différentes formations montréalaises telles que GYBE!, Exhaust, Hanged Up ou encore Fly Pan Am. Pour ce *Sings Reign Rebuilder*, on a donc décidé de se réunir, pendant cinq jours et cinq nuits, dans un vieil immeuble pour voir ce qui pouvait arriver à la suite d'une série d'improvisations libres et joyeuses. Tout était possible et le résultat dépasse largement les attentes. On découvre ainsi une masse sonore qui avance vers des zones plutôt ténébreuses.

Des percussions aux cordes, de la guitare aux voix confuses, il y a quelque chose de libérateur dans ces séances qu'on imagine mouvementées. Par contre, il ne suffit pas nécessairement de faire l'éloge du chaos ou encore de la vignette confuse. Les nuances vont de l'exploration la plus minimale aux envolés parfois lyriques. On se retrouve donc face à un ensemble qui se laisse écouter comme un seul et même fragment. Les atmosphères deviennent, peu à peu, des cycles qui s'enchaînent sans trop d'équilibre. Parfois hermétique, *Sings Reign Rebuilder* a néanmoins suivi ses prémisses de départ jusqu'au bout. Une longue plainte sonore où le rock ambiant côtoie de multiples collages lo-fi. Set Fire to Flames gagne son impossible pari.

David Cantin

DISQUES CLASSIQUES

GOULD

Casals: un portrait pour la radio; Stokowski: un portrait pour la radio. Les Disques Radio-Canada PSCD2025-2

Je ne vous parle pas du Gould pianiste. Vous le savez aussi écrivain. Probablement aussi homme de radio: ce fut un réalisateur radio de tout premier plan. *The Idea of North, The Schenberg Series* (dont la transcription en français a été publiée chez Christian Bourgois) sont des exemples frappants de son gé-



Radio documentaire

nie en ce médium. Des archives de la CBC, voici deux émissions réalisées par ce génial et incomparable Canadien sur des artistes légendaires en leur temps.

Attention: il faut comprendre

l'anglais. Vous entendez ici deux séries d'émissions produites en cette langue. Les commentateurs sont fascinants, tant ceux des musiciens en question que ceux des «animateurs», qui sont en fait des spécialistes de leur sujet. Le tout monté par Gould sur fond musical et moult extraits.

La forme est un peu dépassée, radiophoniquement parlant: cette radio-là s'écoute avec une terrible attention si on veut parfois capter la voix. Gould s'amuse à forcer notre concentration et à nous faire découvrir un aspect aujourd'hui ignoré de ces deux géants immortalisés par la radio. Fanatiques, à vos postes.

François Tousignant

SUITE DE LA PAGE C 5

que le texte de *Lonely Road* qui dénonce sa colère et sa peine. C'est plus la liberté d'approche, le foisonnement de genres — bluettes acoustiques façon Ram, pièces quasi instrumentales, morceaux de bravoure à finale allongée, mélodies romantiques au piano, même un truc à l'indienne manière George — qui révèlent le Paul fébrile, le McCartney qui en a tellement en dedans que ça lui sort de partout. L'épreuve est un terrain fertile, c'est bien connu: cet album est un jardin anglais, anarchique et florissant. Du McCartney à son meilleur, c'est-à-dire du McCartney qui crée sans se regarder créer. Dommage qu'on n'obtienne pas ça sans cancer. Heureux du résultat, je trouve la note un peu exorbitante.

S. C.

Hydro Québec présente

«Un spectacle EXCEPTIONNEL qui a tout pour ENVOÛTER UN LARGE PUBLIC» Site web Petit Monde

«la production est SYMPATHIQUE. VIVANTE. ENTRAÎNANTE.» Le Devoir

UN MERVEILLEUX CADEAU DE NOËL

Obtenez un certificat-cadeau d'une valeur de 20% de votre achat.*

Passion Jeunesse Saison 2001-2002

Ensemble national de folklore
Les Sortilèges Au rythme de la ville
Samedi 15 décembre 2001, 14h

Compagnie nationale de chant et de danse du Mozambique
Toute l'énergie du monde
Dimanche 10 février, 14h

Scrap Arts Music
Action/Percussion
Dimanche 21 avril, 13h et 16h30

Sursaut compagnie de danse
Les excentriques
Dimanche 5 mai, 14h et 16h30

Les Ballets Jazz de Montréal
Zap
Samedi 25 mai, 14h et 16h30

Abonnements encore disponibles!
Billets : 987-6919
Admission : 790-1245
www.admission.com

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

Cette année, prenez la route du JAZZ

TOURNEE AUTOMNE 2001

TOURNEE PRINTEMPS 2002

Bet e & Stef

Alain Caron

Bernard Primeau Jazz Ensemble

18 NOV	L'Assomption > (450) 589-9198 Théâtre Hector-Charland	30 JANVIER	Joliette > (450) 759-8202 Salle Roland-Bruneau	13 MARS	Joliette > (450) 759-8202 Salle Roland-Bruneau
23 NOV	Beloil > (450) 464-4772 Centre culturel	7 FEVRIER	Longueuil > (450) 870-1818 Théâtre de la ville	16 MARS	Beloil > (450) 464-4772 Centre culturel
24 NOV	Lennoxville > (819) 822-9892 Théâtre Centennial	9 FEVRIER	Lennoxville > (819) 822-9892 Théâtre Centennial	22 MARS	L'Assomption > (450) 589-9198 Théâtre Hector-Charland
29 NOV	Longueuil > (450) 870-1818 Théâtre de la ville	14 FEVRIER	Ste-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx	6 AVRIL	Ste-Geneviève > (514) 826-1818 Salle Pauline-Julien
8 DEC	Ste-Geneviève > (514) 826-1818 Salle Pauline-Julien	23 FEVRIER	Beloil > (450) 464-4772 Centre culturel	11 AVRIL	Ste-Thérèse > (450) 434-4008 Salle du Collège Lionel-Groulx
8 DEC	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	2 MARS	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne	18 AVRIL	Longueuil > (450) 870-1818 Théâtre de la ville
		8 MARS	Ste-Geneviève > (514) 826-1818 Salle Pauline-Julien	19 AVRIL	Baie-Comeau > (418) 295-2000 Théâtre de Baie-Comeau
		3 AVRIL	Baie-Comeau > (418) 295-2000 Théâtre de Baie-Comeau	26 AVRIL	Terrebonne > (450) 482-4777 Théâtre du Vieux-Terrebonne

musique en Amérique, 1938-1969

8 novembre
Brown, Cowell, Feldman, Persichetti, Stravinski, Wolpe

15 novembre
Antheil, Babbitt, Carter, Copland

22 novembre
Bernstein, Cage, Krenek, Schönberg, Sessions, Weill

29 novembre
Antheil, Barber, Cage, Copland, Hindemith, Rochberg, Stravinski

Série de concerts présentée dans le cadre de l'exposition *Mies en Amérique* consacrée à l'architecture de Mies van der Rohe.

Avec Yehonatan Berick, Janet Creaser Hutchins, Jonathan Crow, Karina Gauvin, Neal Gripp, Timothy Hutchins, David Jalbert, Laurence Kayalah, Stéphane Lamelin, Antonio Lysy, Brian Manker, Douglas McNabney, André Moisan, Richard Raymond, Paul Stewart, Jennifer Swartz. Direction artistique : Neal Gripp

Les jeudis à 19 h 30, théâtre Paul-Desmarais, CCA
Billets réguliers : 40 \$ pour la série ou 15 \$ par concert
Billets pour les étudiants et les Amis du CCA : 30 \$ pour la série ou 10 \$ par concert
Réservations : 514 939 7026

CCA
Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal www.cca.qc.ca

RÉCITAL D'ORGUE
RAPHAEL TAMBYEFF
(France)
organiste

Chapelle des FF. Maristes,
14, Bord-de-l'Eau,
Iberville (Québec)
(autoroute 10, sortie St-Jean)
Dimanche
le 18 novembre à 20 h 00

Entrée libre

Soyez généreux.

LA FONDATION DE L'HÔPITAL DE MONTRÉAL POUR ENFANTS

(514) 934-4846
www.fondationpourenfants.com

URGENT

La musique

Pour l'horaire complet, consultez

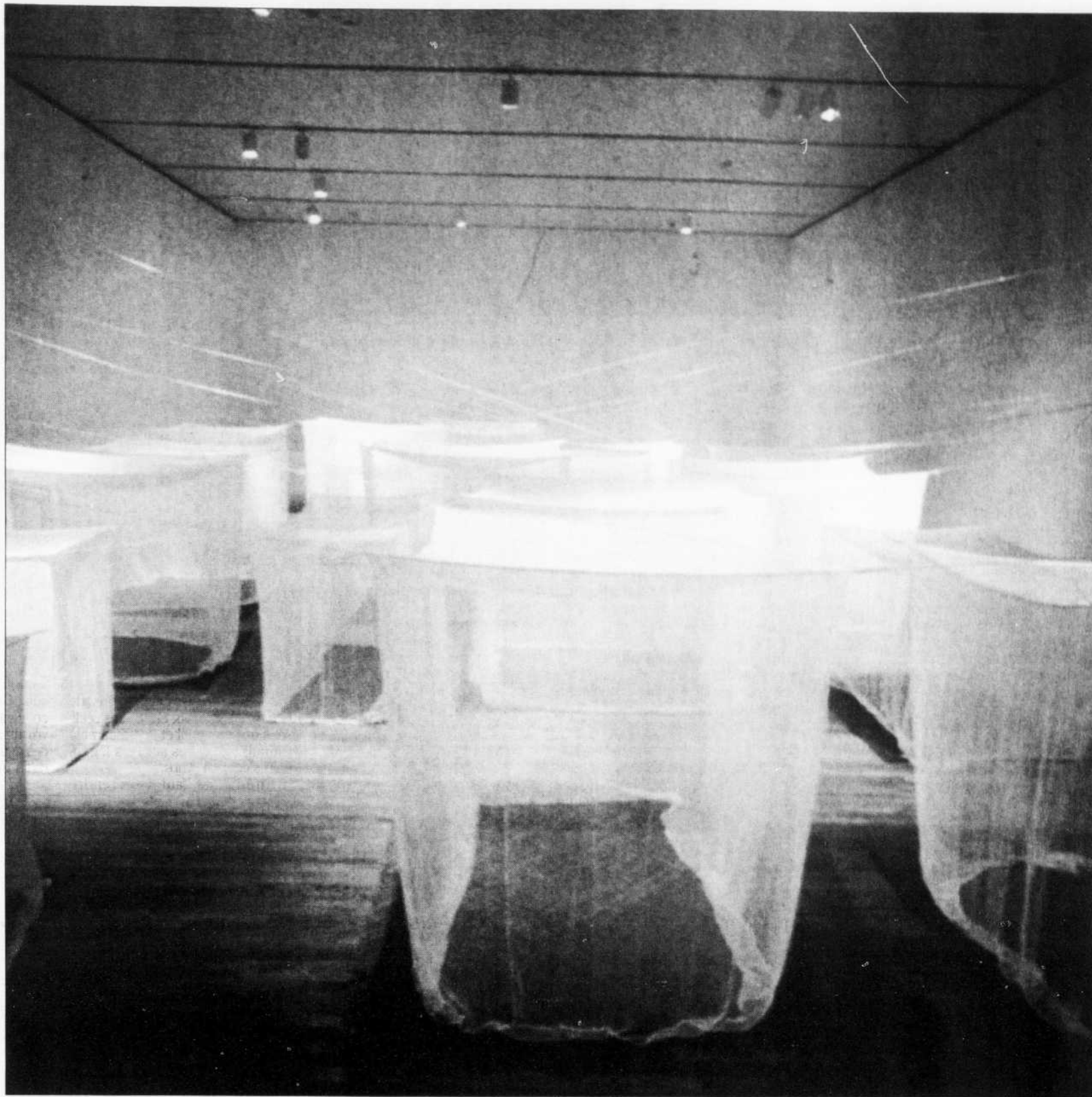
LE DEVOIR

L'agenda

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS



Cradle, 1996, de Lani Maestro. Le visiteur est invité à apprivoiser peu à peu le réseau de ficelles qui occupe toute la partie supérieure de l'installation et à les soulever, une à une, puis à déambuler dans un dédale de petites couches semi-transparentes, et plutôt invitantes.

SOURCE GALERIE DE L'UQAM

Songes d'une
ou
de plusieurs
nuits d'été,
ou souvenirs
d'enfance
reconstitués
et
démultipliés
par
le passage
du temps

Un seuil à franchir

LANI MAESTRO
Galerie de l'UQAM
1400, rue Berri
Jusqu'au 24 novembre

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Sous la direction de Louise Déry, la galerie universitaire de la rue Sainte-Catherine est en train de se tailler une solide réputation en ce qui a trait à son programme d'exposition conçu par des conservatrices indépendantes. Après l'exposition de Michèle Waquant organisée par Nicole Gingras, l'exposition tout aussi remarquable de Francis Alys organisée par Michèle Thériault, voici que la galerie présente une exposition de Lani Maestro, exposition solo et solide d'une artiste en mi-carrière, comme on dit dans le milieu, et qui a été organisée cette fois par la conservatrice et professeure Renée Baert.

Originnaire de Manille, aux Philippines, Lani Maestro a émigré au Canada en 1982. Son travail a été présenté à maintes reprises dans des biennales à l'étranger, dont celles de Sydney, en Australie (1997), et d'Istanbul (1998). Au pays, on a également pu voir son travail lors de l'exposition *Traversées/Crossings* présentée au Musée des beaux-arts du Canada (1997). En complément à ces quelques notes biographiques, il importe de souligner son travail à titre d'éditeur puisque Lani Maestro est cofondatrice du

Harbour Magazine of Art and Everyday Life (1991-94) et coéditrice des Editions Burning, maison qui existe depuis 1992. Cette artiste entretient un rapport privilégié au livre et à l'écriture, et ce depuis plusieurs années. On ne s'étonnera donc pas de voir dans la première salle de la galerie de l'UQAM une pièce constituée essentiellement de carnets et d'une matière textuelle on ne peut plus ténue.

Livres ouverts

Mais qu'est-ce qui est représenté au juste dans cette pièce intitulée poétiquement *Tulalá* (2001)? On aperçoit tout d'abord deux tables de bois foncé aux lignes très épurées. À l'intérieur des plateaux de ces deux grandes tables — qui rappellent à plusieurs égards la solennité des autels religieux —, l'artiste a enchevêtré des dizaines de livres ouverts qui viennent s'appuyer contre la paroi de la feuille de Plexiglas, et c'est celle-ci qui les empêche de se refermer sur eux-mêmes. Elle obtient ainsi un motif en relief morcelé que l'on sent à la fois stable et chancelant. En se penchant vers ces livres astucieusement maintenus ouverts, on découvre de délicats dessins réalisés à la suie. Ce procédé consiste à rapprocher la flamme de la bougie jusqu'à la surface du papier mais en évitant d'at-

teindre cette distance critique qui ferait en sorte que le papier s'embraserait.

Ces dessins obtenus par fumatio se doublent d'une fine écriture qui épouse les moindres contours de ces arabesques au déroulement qui ne connaît ni début ni fin. Volutes et mots finissent par ne former qu'un seul corps et on se perd agréablement dans ce jeu de plis et de replis sinueux où sont inscrits des mots en langue tagal, langue aux suaves sonorités qui s'allie à merveille à ces vaporeuses circonvolutions: *ihyss, salò, hanggang, sami, tsa...*

Cette artiste
entretient
un rapport
priviliégié
au livre
et à l'écriture,
et ce depuis
plusieurs
années

Ambiance exotique

Après avoir baigné dans ce dépaysement langagier, on se laisse couler vers le bas des escaliers, en direction de l'entrée de la grande salle de la galerie. C'est à cet endroit précis que l'on se heurte à une ficelle qui barre obliquement l'accès à la salle. On se trouve tout à coup confronté à un dilemme devenu assez courant dans les installations en art contemporain: franchir ce seuil ou en rester là. Intitulée *Cradle* (1996), qui signifie couche, l'œuvre se donne à voir et à utiliser tout comme elle refuse de se laisser prendre d'emblée, jouant ainsi sur deux registres à la fois. Aussi, le visiteur, qu'un rien effa-

rouche lorsqu'il s'agit de toucher aux œuvres ou d'interagir avec elles, hésitera longuement avant de s'engager de plain-pied dans cette installation, installation devant laquelle on se demande vraiment quelle attitude adopter.

Passé ce moment d'hésitation, on apprivoise peu à peu le réseau de ficelles qui occupe toute la partie supérieure de l'installation et on se met à les soulever, une à une, et à déambuler dans ce dédale de petites couches semi-transparentes, et plutôt invitantes. L'ambiance exotique créée réussit tout à fait à nous plonger dans de lointaines et chaudes contrées, évoquant des lieux de repos où sommeillent des personnes, petites et grandes, perdues dans de profondes rêveries. Songes d'une ou de plusieurs nuits d'été, ou souvenirs d'enfance reconstitués et démultipliés par le passage du temps, il s'agit sans doute d'un serein et mélancolique rappel des deux mondes. Il n'en demeure pas moins que cette accumulation de couches fabriquées à partir de matériaux extrêmement simples (étamine, ficelles de sisal, matelas en nattes de palme) produit des images subtilement mouvantes et extrêmement saisissantes.

Mais surtout, dans le contexte actuel où l'on assiste souvent dans l'art de l'installation à une effusion de moyens technologiques souvent peu opérationnels, cette installation d'une rare justesse et réalisée avec presque rien constitue sans doute le meilleur enseignement qui soit pour tous ces artistes en herbe qui arpentent les couloirs de l'université.

EXPOSITION TABLEAUX EN TRANSPARENCE ET DESSINS

de MARTINE CHARTRAND
réalisatrice du film d'animation
ÂME NOIRE / BLACK SOUL
produit par l'O.N.F.

Jusqu'au 25 novembre 2001

mardi, mercredi : 13 h à 19 h
jeudi : 13 h à 18 h
vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

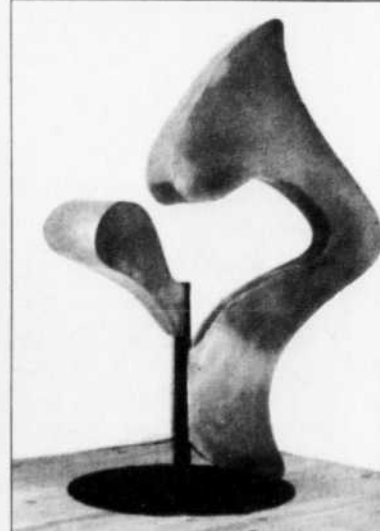
Maison de la culture Rosemont-Petite-Patrie
6707, avenue de Lorimier (métro Beaubien, autobus 18)

Renseignements : (514) 872-1730
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



Ville de Montréal

20 ANS
DE VIE
CULTURELLE



GRIS D'ACIER Sculptures de François Lamaire

Jusqu'au 16 décembre 2001

mardi et mercredi : 13 h à 20 h
jeudi et vendredi : 13 h à 17 h
samedi et dimanche : 12 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Pointe-aux-Trembles
Maison Beaudry

14001, rue Notre-Dame Est
Renseignements : (514) 872-2240
www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Ville de Montréal

20 ANS
DE VIE
CULTURELLE

DE VISU

Les transports de l'image

VIE SECRÈTE/
SECRET LIFE

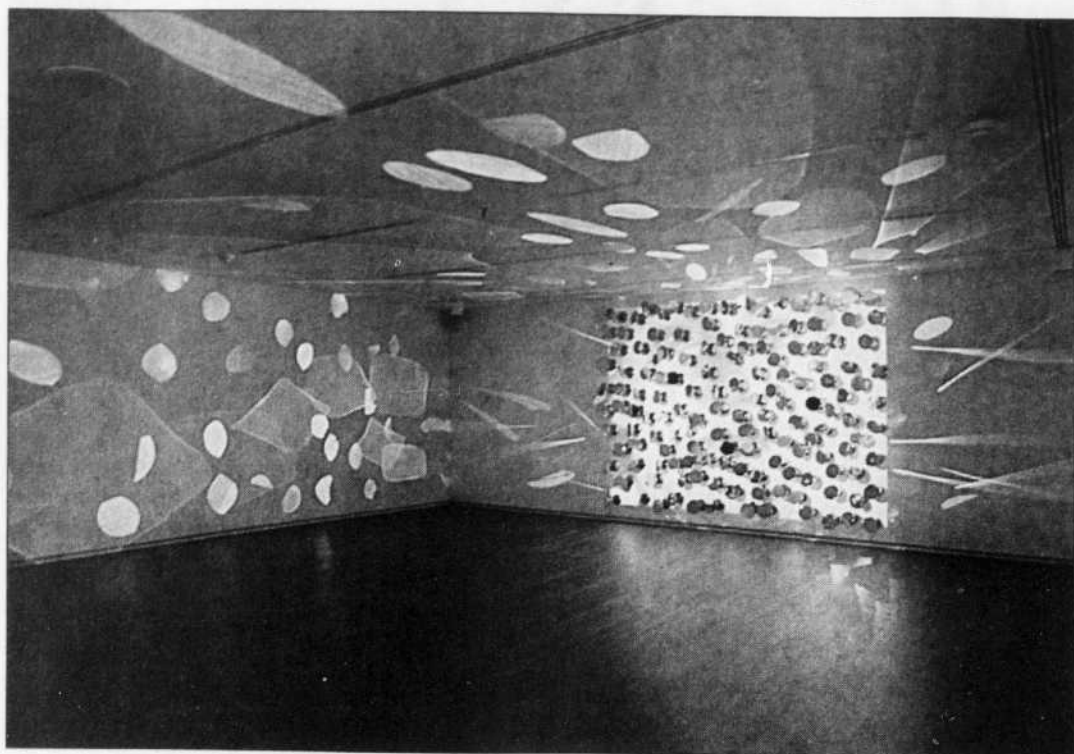
Henri Foucault
Musée des beaux-arts
de Montréal
Jusqu'au 27 janvier

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

On ne pourra pas dire que l'exposition qui inaugure la nouvelle salle Zone libre du Musée des beaux-arts de Montréal est à marquer d'une pierre blanche. L'œuvre de l'artiste français, dont la production est reconnue pour ses références cinématographiques, commente le dispositif du cinéma sans apporter réellement de propositions stimulantes.

L'installation *Vie secrète/Secret Life* accumule les références à l'histoire comme au dispositif du cinéma. Une certaine iconographie du cinéma comme le phénomène de la projection lui-même sont décorés dans cette œuvre qui tombe à plat. On en arrive même à se demander ce que fait là cette installation, dans une série qui cherche à bousculer nos attentes en montrant l'art le plus actuel. La justification vient de ce que le musée affirme sa volonté de continuer la réflexion entreprise par l'exposition *Hitchcock*, qui traquait à partir de la production du grand maître les rapprochements entre les arts visuels et le cinéma.

L'installation reprend en partie le dispositif du cinéma: la salle sombre, la projection lumineuse, ce qui contribue à l'effet cinéma. Sur le mur qui tient lieu d'écran est projetée en gros plan l'image d'un visage féminin, une femme qui pleure, une image inspirée des icônes que sont Anna Karina ou Liv Ullmann dans des films de Godard ou de Bergman. Pour Foucault, cette iconographie si singulière est fort à propos celle du visage «monstrueusement coupé de son corps».



L'installation *Vie secrète/Secret Life* reprend en partie le dispositif du cinéma: la salle sombre, la projection lumineuse.

L'écran de projection est criblé par des miroirs circulaires de petite taille dont est couverte toute sa surface. Ainsi l'image est-elle reflétée dans tous les sens, de manière à créer une constellation de lumière sur les murs de la salle d'exposition. L'image est brouillée, le corps disséminé davantage. Dans la myriade de reflets sur les murs, certains ne consistent qu'en la lumière reflétée, rendue abstraite, sans l'image qu'elle porte à l'origine, d'autres transportent du visage des fragments reconnaissables. Dans son ensemble, l'œuvre capte un moment l'attention, par les effets chromatiques qu'elle cultive.

Mais au delà de cet emballage passager, l'installation, dans ses opérations et les sensations

qu'elle procure, ne bouscule rien. Alors que la lisibilité de l'image source devrait être menacée, il n'en est rien, l'œil reconstruit l'image aisément. Au mieux, la vitesse de consommation de l'image est ralentie. Au pire, l'installation ne fait que démultiplier ce sur quoi elle cherche à attirer l'attention: le morcellement du corps. *Vie secrète/Secret Life* répond à la fragmentation par la fragmentation. Elle produit le fragment du fragment, sans réellement faire prendre conscience de la nature de l'image d'origine, qui est précisément l'image d'un corps décapité.

L'installation amplifie la violence postulée de l'image cinématographique, de ce gros plan pour lequel la caméra découpe le corps.

Pour mettre en relief le caractère «monstrueux» de ce corps été, l'artiste crée encore du monstre — le visage se retrouve taillé, dispersé en fragments, comme autant de lambeaux de lumière — alors que, paradoxalement, l'œuvre procure, par son scintillement, un effet de séduction à notre avis impropre à aborder le phénomène de l'agression métaphorique dont le corps est l'objet dans la découpe du champ de vision par la caméra. Entre la monstruosité que l'œuvre tente de débusquer et le chatolement des rais de lumière qui se répercutent sur les parois de la salle, l'œuvre rate sa cible. En définitive, *Vie secrète/Secret Life* ne casse rien, pas même un écran.

Les mots et les choses

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Chez Graff, on salue le retour en galerie de Raymond Lavoie, qui n'avait pas exposé en solo rue Rachel depuis 1996. Deux séries nouvelles de Lavoie sont exposées, l'une étant passablement plus intéressante que l'autre.

En photographie, Lavoie a capté l'image du Montréal Télégraphe, un espace exceptionnel d'exposition qu'il possède, lequel a cessé récemment de diffuser l'art contemporain. Dans cet espace en quelque sorte réinscrit momentanément par la photographie dans le circuit montréalais des expositions, Lavoie a peint au mur des plages de couleur plus ou moins intense. Certaines de ces rectangles colorés sont affirmés, d'autres semblent en voie de disparaître dans une grisaille évanescence.

Lors de la prise de vue, Lavoie joue sur les obliques. Lors du passage de la tridimensionnalité des espaces réels de la galerie à la bidimensionnalité du support photographique, ces images se redressent, les plages de couleur gagnent en autonomie et finissent parfois, dans le meilleur des cas, à donner l'impression de flotter dans l'espace. Il serait facile d'évoquer le constructivisme dans ces essais pour la plupart réussis.

Non seulement ces photographies présentent des espaces magnifiques, mais elles parviennent, par des références nettes à l'histoire de la peinture (Lavoie est avant tout un peintre), à brouiller suffisamment les repères spatiaux pour que s'animent les surfaces peintes.

Dans le fond de la galerie, des toiles sont accrochées, moins engageantes. Dans ces toiles de format moyen, Lavoie a superposé les lettres peintes de mots lourdement chargés de sens, du moins en regard d'une rhétorique usuelle de la peinture. Des mots comme «*absolu*», «*infini*», «*écran*» sont atomisés, et les lettres qui les forment sont positionnées les unes par dessus les autres de façon à rendre la lecture ardue pour aménager des effets picturaux. Aux mots sont souterrés leurs sens, dans une peinture pouvant ressembler à celle de Franz Kline ou de Pierre Soulages, mais *hard edge* plutôt que du côté de l'abstraction lyrique. Les «*figures*» obtenues, sauf exception, réservent des effets picturaux plus ou moins intéressants.

DÉJÀ VU, JAMAIS VU
Raymond Lavoie
Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Jusqu'au 24 novembre

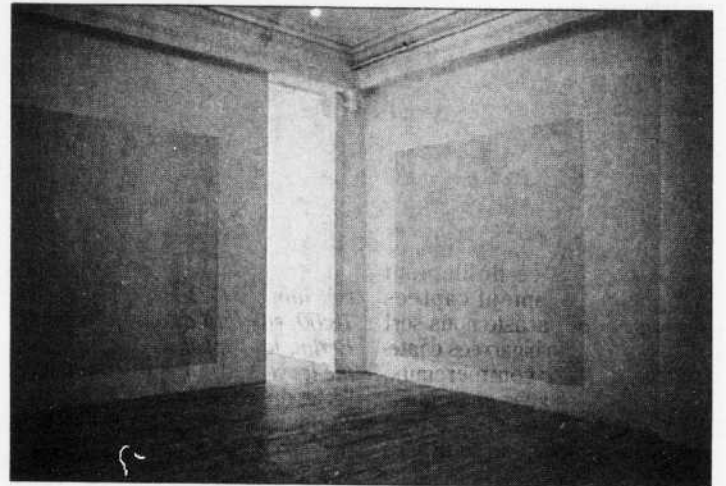


Figure 2.1, de Raymond Lavoie.

peintures récentes

du 7 novembre
au 26 novembre

Galerie 418

Édifice Belgo
4^e étage, #418
372, Ste-Catherine O.
Montréal

Joanna Nash

Heures
d'ouverture
mercredi au
dimanche de
12h à 17h
l'artiste sera
présente
les dimanches

Renseignements:
Sylviane Poirier
514 875 9500

Verticale
Galerie
ARTS
2084, boul. des
Laurentides, Laval
(450) 975-1188

Du 7 nov. au 16 déc. 2001
merc. au dim. de 12h à 18h

Julie Héту
"Avec usure"
(installation
sonore interactive)

Christine Lebel
"Les 2001 nuits
de Chocolate Lady"
(installation et
performance)

Dates des performances:
24 nov. et 8 déc. à 15h.

EXPOSITION
FRED ROSS
DU 20 NOVEMBRE AU 1^{er} DÉCEMBRE

Visitez le site www.total.net/~klinkhof/ pour voir l'exposition



"Danseuse avec fond vert" 32" x 22"

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL TEL. (514) 288-7306 Courriel: klinkhof@total.net

CIRCA
GALERIE I
JOSÉE FAFARD
EDITH NORMANDEAU
ET JULIE DALLAIRE
GALERIE II
FRED HOLLAND
Du 17 novembre au 15 décembre 2001
Vernissage le samedi 17 novembre de 15 h à 18 h
372, rue Sainte-Catherine Ouest # 444 Tél. : 393-8248
du mercredi au samedi de 12 h 00 à 17 h 30
Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Journée de conférences et de débats
« L'art entre diffusion et prospection : État des lieux »
La revue ETC MONTRÉAL organise une journée de conférences où le public est invité à venir entendre sept intervenants du milieu des arts visuels contemporains du Québec qui proposent de réfléchir sur la signification de la recherche en art actuel, au Québec, dans un contexte où la question de la diffusion est prégnante.
Participants : Marie Fraser, Johanne Chagnon, Michaël La Chance, Luce Lefebvre, Isabelle Lelarge, Christine Palmieri, Jean-Philippe Uzel.
LE SAMEDI 24 NOVEMBRE 2001 de 9h à 17h 30, à la SAT, 305, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal.
ENTRÉE LIBRE R.S.V.P. (514) 848-1125

mies en amérique
du 17 octobre 2001 au 20 janvier 2002
CCA
Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal, Québec
514 939 7020 www.cca.qc.ca
Heures d'ouverture du musée : mardi au dimanche, 11h à 18h jeudi, 11h à 20h
VIVENDI UNIVERSAL
Organisée par le CCA et le Whitney Museum of American Art avec la collaboration du Museum of Modern Art de New York. Avec le soutien de Elie Joffe et Jeffrey Brown, de la Chrysler Foundation for Advanced Studies in the Fine Arts et de la Fondation Daniel Langlois pour l'art, la science et la technologie.
Banque de Montréal CDP Capital SNC Groupe Financier

JOS. VENNE ARCHITECTE
EXPOSITION À L'ÉCOMUSÉE DU FIER MONDE 2050, RUE AMHERST
INFORMATIONS : (514) 528-8444
MERCREDI DE 11H À 20H
JEUDI - VENDREDI DE 9H30 À 16H
SAMEDI - DIMANCHE DE 10H30 À 17H
UQAM Université du Québec à Montréal

Musée... ouvre-toi!
Portes ouvertes
Le 25 novembre de 10h à 18h à l'occasion du 10^{ème} anniversaire du pavillon Jean-Noël Desmarais
Tout sera gratuit!
• Voyez l'exposition *Piranèse-Goya*
• Visitez la collection permanente
• Rencontrez les conservateurs et les restaurateurs
• Participez aux activités pour enfants au Studio
• Assistez à la conférence du directeur du Musée, monsieur Guy Cogeval, à 14h (nombre de places limité)
Renseignements : (514) 285-2000
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
Coin Sherbrooke et Crescent

DE VISU
ARTS VISUELS

De la discordance des voies

DOUBLE VIE

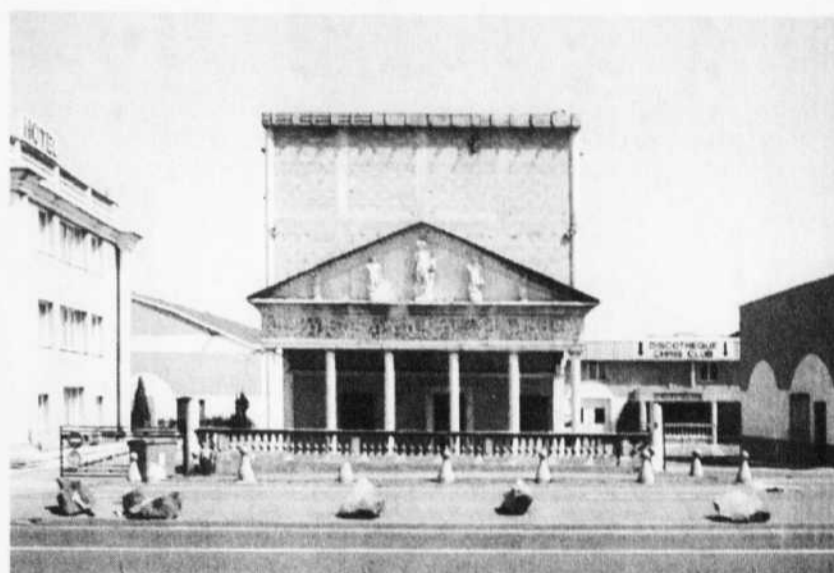
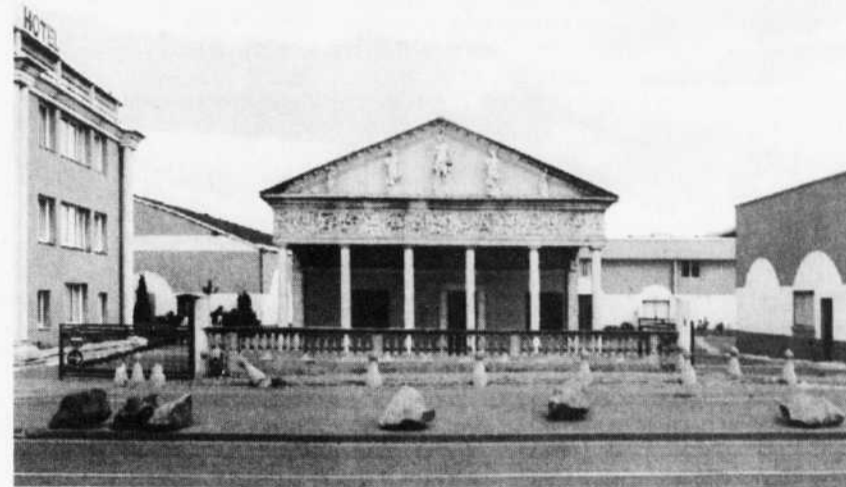
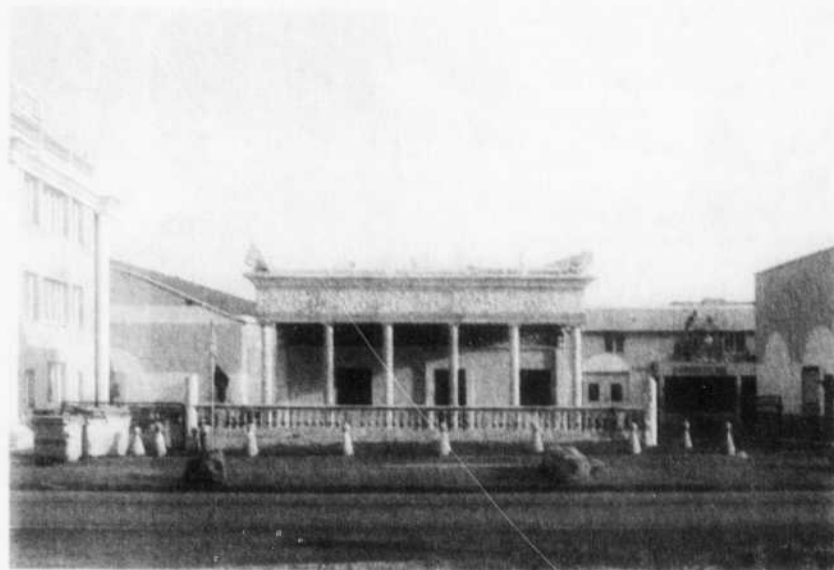
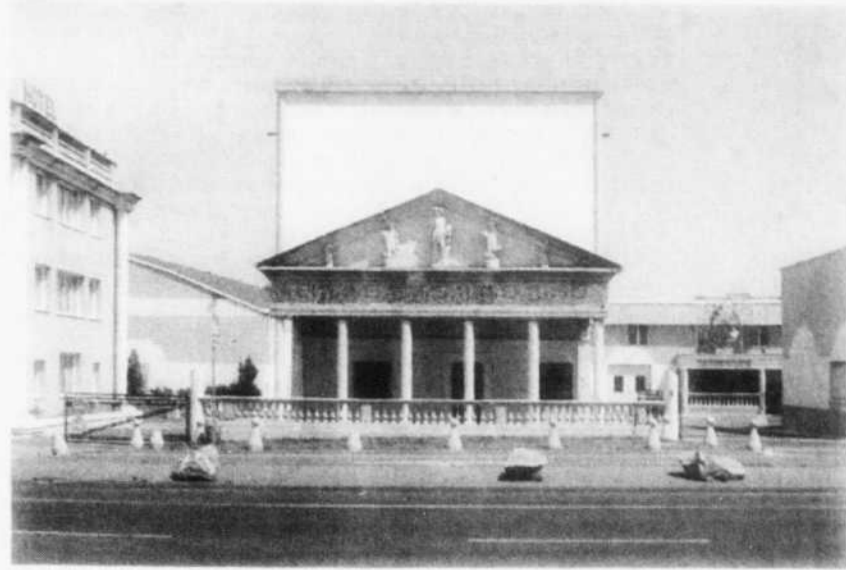
Quatre artistes de l'espace Glassbox de Paris (Julia Rometti, Stefan Nikolaev, Gemma Shedden, Eric Frost Tabuchi) Jusqu'au 2 décembre

JEAN-CLAUDE ROCHEFORT

Dernière chance pour les amateurs d'art de voir une exposition dans les espaces au charme vieillot de la galerie Clark. C'est à un quatuor d'artistes de Paris, tous membres du collectif Glassbox, que revient l'honneur de clore la programmation de la galerie en ces lieux. Ce qui est loin d'être anodin en soi puisque ces lieux ont vu défiler des projets d'exposition, nombreux et diversifiés, dont certains avaient été conçus expressément pour eux. Autant de projets réalisés par autant d'artistes, qu'on le veuille ou non, ça laisse des marques, et c'est sans doute pourquoi on les sent habitées, ces lieux. Mais ne nous laissons pas gagner par la nostalgie puisque, comme le décrit si bien l'entrefilet annonçant le déménagement, «avant même que les larmes aient séchées [sic] sur nos joues, nos trépidentes [sic] activités auront repris dans nos nouveaux locaux». D'ici là, attardons-nous un peu sur cet ensemble de propositions concoctées et réalisées sur place par quatre artistes européens aux pratiques artistiques variées.

Images fraîchement captées

Dans la première salle, Julia Rometti présente un diaporama intitulé *Kitten*. Un sofa passablement élimé attend que l'on s'y enfonce pour assister à ce défilement d'images fraîchement captées dans Montréal. L'artiste nous sert en rafale des vues bigarrées d'intérieurs de centres commerciaux, de faux plafonds lattés en diagonale, des scènes urbaines nocturnes et glauques, et ainsi de suite. Ces prises de vue aux cadrages rigoureux n'ont rien de très rassurant et ce regard porté sur notre ville donne froid dans le dos. En passant à l'autre salle, on se retrouve devant un mur entièrement repeint en rouge brique. C'est sur cette surface chaude que l'artiste d'origine bulgare Stefan Nikolaev présente *Ontario Est*, bref récit qui, en intercalant habilement des références personnelles, culturelles et historiques, parvient à catapulter les sacro-saintes notions d'unité de lieux et de temps dans la narration, comme en témoigne cet extrait: «[...] Trois ans plus tard, vers 14:48, l'Armée Rouge n'était plus



Les Quatre saisons du Chris Club, 1998-2000, quatre photographies couleurs de Éric Frost Tabuchi.

SOURCE GALERIE CLARK

très loin. À 17:10, ou peut-être à 18:00, elle était déjà aux portes de Berlin. Je n'en pouvais plus, j'ai fermé les yeux. Ma mère...» Bien que l'effet de déstabilisation recherché soit atteint, il faut avouer que l'on reste un peu sur sa faim.

Au centre de la galerie, bien articulée autour de la colonne, se déploie dans l'espace la pièce aérienne de Gemma Shedden, artiste originaire de Londres. Explicitement intitulée *Lasso*, cette œuvre reproduit le mouvement de la longue corde que les cow-boys font sèchement claquer dans l'air. Réalisée à partir d'un assemblage méticuleux de pinces à linge de bois, cette ligne spiralee embrasse tout l'espace de la galerie et l'ouvre au-delà de ses limites physiques. Toutefois, contrairement à ce qui est indiqué dans le carton d'invitation, cette participation ne parvient pas vraiment à créer un lien ou à uni-

fier l'éclectisme d'ensemble que produisent ces voies très discordantes. D'ailleurs, était-ce possible?

Au fond de la salle, une tronçonneuse sculptée en bois repose sur un socle s'apparentant à une rampe pour handicapés. Un peu plus loin, une autre sculpture en bois reprend les célèbres lettres sculptées de Garry Indiana, mais l'artiste semble préférer Neil Young à New York. Près de cette mise en scène signée Eric Frost Tabuchi se trouve un petit regroupement photographique du même artiste qui re-

tient toute notre attention. Il s'agit de quatre photographies couleurs représentant *Les Quatre Saisons du Chris Club* (1998-2000). La première photographie montre un édifice vaguement classique au crépi rose tendre. Une impressionnante façade de blanche, trop blanche pour être réelle, nous indique la présence d'un ajout d'espace situé derrière le fronton. La photographie suivante montre la démolition de la structure et d'autres modifications subséquentes apportées à l'édifice. De plus, en passant d'une photogra-

phie à l'autre, on s'aperçoit qu'une rangée de grosses pierres ponctue différemment l'avant-plan horizontal de l'image, autre indice nous portant à croire qu'il s'agit d'images manipulées par ordinateur et qu'en conséquence on se trouve bel et bien devant une fiction et

non pas devant une documentation fidèle témoignant du sort réservé à un club quelque part dans le monde.

N. B.: veuillez noter la nouvelle adresse de la galerie Clark: 5455, avenue de Gaspé.

SE TERMINE LE 25 NOVEMBRE

AUX ARTS CITOYENS!

LE LUDIQUE
JOUER POUR DÉJOUER
AU MUSÉE DU QUÉBEC
DU 27 SEPTEMBRE AU 25 NOVEMBRE 2001.

- ADEL ABDESSEMED
- BORIS ACHOUR
- GISELE AMANTEA
- BÉL
- ANNE BRÉGÉBAUT
- MALACHI FARRELL
- CLAUDIE GAGNON
- JEAN-PIERRE GAUTHIER
- MARIE-ANGE GUILLEMINOT
- FABRICE HYBERT
- SYLVIE LABIBERTÉ
- PAMÉLA LANDRY
- MATTHIEU LAUREITE
- LORIOT & MÉLIA
- SERGE MURPHY
- GUILAUME PARIS
- NICOLAS RENAUD
- CLAIRE SAVOIE
- PIERRICK SORIN

Cette manifestation en arts visuels est présentée dans le cadre de France au Québec/le salon.

JEAN McEWEN
Comme une aquarelle
Œuvres sur papier 1952-1998
Exposition jusqu'au 22 décembre
GALERIE SIMON BLAIS
4521 rue Clark Montréal H2T 2T5 514-849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

MYSTÈRES DES MOCHICAS DU PÉROU

Exposition organisée en collaboration avec l'Universidad Nacional de Trujillo, le Museo de Arqueología y Antropología e Historia, le Proyecto Arqueológico Huacas del Sol y de la Luna et le Museo de Sitio de Chan Chan.

Du 10 octobre 2001 au 24 mars 2002

PUNTE-A-CALLIERE
Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Vieux-Montréal
(514) 872-9150
musee-punte-a-calliere.qc.ca

GALERIE BERNARD
"FIGURATION II"
6 artistes - peintres
Dernière journée
90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
mardi au vendredi de 11 h à 17 h, samedi de 12 h à 17 h et sur rendez-vous
EVALUATION — EXPERTISE — SUCCESSION

ACEAT Association des centres d'exposition de l'Abitibi-Témiscamingue

Invitation aux artistes, aux commissaires et aux institutions qui désirent présenter un projet d'exposition

L'ACEAT vous propose un réseau de diffusion professionnel qui regroupe cinq centres d'exposition distincts de l'Abitibi-Témiscamingue

Il est possible de présenter un dossier pour chacun des centres membres ou pour l'ensemble des membres. L'ACEAT assure le suivi des dossiers auprès des centres d'exposition.

Date limite d'inscription: le 31 janvier 2002

L'ACEAT existe depuis 1980 et regroupe les institutions suivantes:

- AMOS**
Centre d'exposition d'Amos
Marianne Trudel, directrice
- LA SARRE**
Centre d'art Rotary
Pauline Vallée, directrice
- ROUYN-NORANDA**
Centre d'exposition de Rouyn-Noranda
Louise Boudreau, directrice
- VAL-D'OR**
Centre d'exposition de Val-d'Or
Valérie Grassi, conservatrice aux expositions
- VILLE-MARIE**
Salle Augustin-Chénier
Christine Dufresne, directrice

Votre dossier doit comprendre les documents suivants:

- Curriculum vitae
- 20 diapositives
- Démarche artistique
- Projet d'exposition
- Dossier de presse
- Enveloppe de retour affranchie

Faire parvenir votre dossier à

Marianne Trudel, présidente ACEAT
222, 1^{re} Avenue Est
Amos
J9T 1H3
Téléphone: (819) 732-6070
Télocopieur: (819) 732-3242
Courriel: exposition@ville.amos.qc.ca

Culture

Des images et des mots

Comment aurais-je pu lire le nombre inouï d'articles trompetant l'arrivée du film sur Harry Potter? Impossible. Il y en avait trop. Des tonnes de papiers poussaient la roue de la promotion jour après jour, répétant les mêmes informations, recyclant les entrevues avec les artisans du film jusqu'à en extirper la dernière goutte de jus. Plus que cinq jours avant l'arrivée du nouveau messie sur son balai. Plus que quatre, trois, deux, un. Partez!

Si *Harry Potter à l'école des sorciers* remporte son pari — battre tous les records d'affluence au guichet de l'histoire du cinéma —, ce ne sera pas uniquement parce que les enfants adorent le livre qui l'a inspiré. Le film fut porté par une vague promotionnelle sans précédent, tous médias unis battant la mesure en cadence. Le roman de la Britannique J. K. Rowling était délicieux; le film, appliqué et académique, ne le vaut guère. Qu'importe? Si elle avait mis de l'argent dans les poches des journalistes, la Warner Bros n'aurait pas trouvé chez eux une cheville ouvrière plus soumise, plus dévouée aux intérêts de sa grosse bobine américaine. La Warner devrait décorer après coup les médias pour bons services rendus en leur tapotant la tête. Bien joué, Médor! Relance la baballe!

Les quotidiens vendent sans doute de la copie en se collant ainsi à un phénomène populaire, mais à ce rythme sans frein, ils saturent le sujet et dégoutent le client. Les enfants lisent-ils tant que ça les journaux, de toute façon? Quant à leurs parents, ça va, ils ont compris et accompagneront leur marmaille devant l'un des 155 écrans québécois qui diffusent les aventures du sorcier. Mais certains adultes épris secrètement des ro-



Odile Tremblay

mans de Rowling risquent de décrocher pour cause d'indigestion. Trop, c'est trop! Et si la magie littéraire allait se perdre dans ce tintamarre...

Parfois, je me pose une ou deux questions sur la profession de journaliste culturel. Est-ce vraiment ça, notre fonction: accompagner servilement la campagne promotionnelle d'une super machine hollywoodienne pendant que l'exquis film pour enfants *Hugo et le dragon* du Québécois Philippe Baylaucq sort dans l'indifférence générale? Sommes-nous, comme force collective, de simples valises publicitaires sans esprit critique, sans mesure, sans discernement, au service des puissants empires culturels?

Peut-être bien que oui, tout compte fait. Tant de gens le tiennent pour acquis. Si la profession était honorable, je ne serais pas bombardée par Burger King de figurines de plastique hideuses, qui brillent ou qui s'allument. Or elles me parviennent régulièrement dans de grandes enveloppes. En émergent toutes sortes de per-

sonnages de *The Lord of the Ring*, le film qui sortira en décembre adapté du roman de Tolkien. Que devrais-je en faire, en tant que digne représentante d'une profession à quatre pattes devant les gros de ce monde? Re-mercier, les larmes aux yeux? Y aller de mon petit article extasié afin d'inciter la jeunesse à dépenser pour ces merveilles dans l'attente du jour J où le film suivra derrière? Je me gratte la tête et m'interroge...

Mais parlons d'un sujet moins déprimant: les romans Harry Potter (et non le film, simple produit dérivé). Un mot aux parents qui se questionnent encore sur l'ampleur de leur popularité. Voici qu'un ouvrage assez savant, *Harry Potter, les raisons d'un succès* d'Isabelle Smadja, vient de sortir dans la collection «Sociologie d'aujourd'hui». Il n'atterrira dans les librairies québécoises que le 28 novembre, mais le métier de journaliste comportant beaucoup de passe-droits — dont, on l'aura compris, le cadeau des figurines de *The Lord of the Ring* n'est pas le moindre —, on reçoit aussi les livres à l'avance.

J'ignore si J. K. Rowling serait d'accord avec les doctes analyses d'Isabelle Smadja. Souvent les écrivains se montrent tout étonnés devant les intentions profondes que les universitaires leur prêtent. Mais quel ouvrage captivant! Il explique à quel point Rowling s'est inspirée au départ des contes de fées traditionnels (aux fins thérapeutiques reconnues) en créant son petit héros, Cendrillon persécuté par sa famille d'adoption et confiné dans un placard à balais. L'enfant a besoin de merveilleux pour transposer ses pulsions les plus inavouables, nous avait déjà appris Bettelheim dans *Psychanalyse des contes de fées*. Ainsi, en s'identi-

fiant à Harry Potter, le jeune lecteur pourrait enfin se révolter contre le conventionnalisme étriqué de ses propres parents moldus, vivre sa dissidence, mépriser son frère ou sa sœur chouchou (sur le dos du gros cousin du petit sorcier qui croule sous les cadeaux) et s'élever contre les valeurs de consommation à outrance de nos sociétés. En entrant à l'école des sorciers, Poudlard, l'enfant sent inconsciemment qu'il pénètre dans le royaume du rêve où l'on affronte ses haines et surmonte ses peurs, explique l'auteur.

Compliqué, tout cela? Isabelle Smadja, docteur en esthétique, soutient du moins son propos avec aplomb, démontre à quel point Rowling a puisé à tous les cultes avant de peupler son univers de licornes, d'elfes, de centaures, de dragons et d'un diabolique VolDEMORT. Elle parle de la morale non violente, écologique et courageuse des aventures d'Harry Potter qui pousse à la réalisation de soi par la vaillance, l'étude, la curiosité et une saine insoumission.

Inquiétante analyse, tout de même... On croit avoir d'innocentes lectures en plongeant dans les aventures enfantines d'Harry Potter. Eh bien non, semble-t-il. On y traverserait des forêts de symboles en réglant au passage le complexe d'Œdipe, la peur du viol, le rejet de l'autorité et d'autres hantises profondes jamais vraiment réglées. Misère! On se tapait une psychanalyse sans le savoir, à travers les livres en tout cas. M'est d'avis qu'Isabelle Smadja trouverait moins de couches de sens dans le film de Columbus, malgré le fracas médiatique qui l'accompagne. Les images ne valent pas toujours mille mots...

otremblay@ledevoir.ca

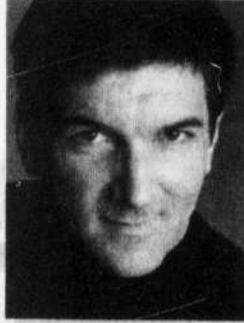
Clavecin

2001-2002

en concert 8^e saison

23 novembre, 20 h
Partitas pour clavecin
de J.-S. Bach

3 partitas: la mineur, do mineur et sol mineur
Luc Beauséjour



Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours
400, rue St-Paul est, Vieux-Montréal
info: 514 748.8625
billets à la porte le soir du concert



Manuscrit trouvé à saragosse



UNE CRÉATION DE

Chans Libres
COMPAGNIE LYRIQUE DE CRÉATION

PAULINE VAILLANCOURT, DIRECTRICE ARTISTIQUE

en coproduction avec
la société de musique contemporaine du québec (SMCQ)
et la chaîne culturelle de radio-canada
et en collaboration avec
la société du centre pierre-péladeau

UN OPÉRA DE
josé evangelista
pour neuf chanteurs et dix musiciens

alexis nous ~ livret, d'après jean potocki

wajdi mouawad ~ mise en scène

axel morgenthaler ~ scénographie et éclairages

isabelle larivière ~ costumes

jacques-lee pelletier ~ maquillages

walter boudreau ~ dirige l'ensemble de la SMCQ

monique pagé, soprano, christina tannous, soprano,

claudine ledoux, mezzo-soprano, pascal mondieig, ténor,

hugues saint-gelais, ténor, bernard levasseur, baryton,

vincent ranallo, baryton, marko hubert, baryton-basse,

josep miquel ribot, basse chantante

22, 23 et 24

novembre 2001

20 h salle pierre-mercure du centre pierre-péladeau
300, boul. de maisonneuve est, montréal

billet régulier: 25\$ - âge d'or: 15\$ - étudiants: 15\$

réservations: 514-987-6919

Hydro Québec

présente

LUNDI, 19 NOVEMBRE 2001, 20 h

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

Série EMERAUDE

Pro Musica

Saison 2001/02

PRÉSENTE

LE QUATUOR
KODÁLYLe Quatuor Kodály
Haydn: «...monumentale et noble réussite!» (Fanfare)
Beethoven: «sublime et magistral!» (BBC Magazine)Programme
Quatuor en sol majeur, op. 77, no 1 de Haydn
Quatuor en mi mineur, de Verdi
Quatuor en mi mineur, op. 59, no 2, (Razumovsky) de BeethovenBILLETS: 25 \$, 20 \$, 12 \$
TAXES ET RÉDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA PLACE DES ARTS: 842-2112
ET AU RÉSEAU ADMISSION: 1-800-361-4595Théâtre Maisonneuve
Place des ArtsBillets en vente au 514 842 2112
et au www.globe.que.ca
Réseau Admission: 514 790 1246
Réservation et trace de serviceRadio-Canada
Chaîne culturelle FM

TAN gos... pour La Milonga

Verónica Larc, chant
Ensemble Romulo Larrea
2 couples de danseurs, 12 artistes sur scène

Une production Romartis

Le 11 décembre 2001, 20 h

Théâtre Outremont

Information: 514 495-9944
www.theatreoutremont.caBillets en vente au Théâtre Outremont.
Achat téléphonique exclusivement
sur le Réseau Admission: 514 790-1245
www.admission.com

LE DEVOIR

